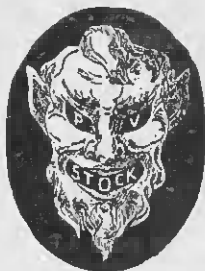


MAURICE HENNEQUIN & PAUL BILHAUD

La Gueule du Loup

PIÈCE EN TROIS ACTES



PARIS. — I

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

27, RUE DE RICHELIEU, 27

—
1903

Droits de reproduction, de traduction et d'analyse réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

Entered according to act of Congress, in the year 1904 by P.-V. Stock,
in the office of the Librarian of Congress at Washington.

Eduard PATIGNY
38, RUE DU FÉLIGNAGE
BRUXELLES

LA
GUEULE DU LOUP

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, au Théâtre des Nouveautés,
le 28 octobre 1904.

PERSONNAGES

GASTON CHALINDREY	MM. NOBLET.
BARENTIN	GERMAIN.
PLANTUREL	LANDRIN.
EDGARD	TORIN.
BÉLOIS	GAILLARD.
BAPTISTE	MARCHE.
ANTOINETTE PLANTUREL	M ^{mes} BERTHE CERNY.
GILBERTE BARENTIN	SUZANNE CARLIX.
HORTENSE	JENNY MORGAN.
ROSE	DELACOUR.
GABY	BUARINI.
FRANÇOISE	J. ROSE.

De nos jours à Paris.

Premier et troisième actes : **chez Barentin.**

Deuxième acte : **chez Chalindrey.**



PQ
2615
E460
1305

LA
GUEULE DU LOUP

ACTE PREMIER

Un salon chez Barentin.

Deux portes au fond ; l'une, au milieu, servant d'entrée générale, et l'autre à gauche. Deux portes à droite et une à gauche, au premier plan. Au deuxième plan, à gauche, une cheminée. A droite, un canapé, à la gauche du canapé, un guéridon, puis une chaise. A gauche, une table ; de chaque côté de la table, un fauteuil et, devant, un pouf. Chaise à droite et à gauche de la grande porte du fond. Un meuble entre les deux portes de droite. Entre la porte du premier plan et ce meuble, une sonnette. Près de la cheminée, une sonnette également.

SCÈNE PREMIÈRE

BARENTIN, ROSE, puis BÉLOIS.

Au lever du rideau, la scène est vide. Entre par le fond, Barentin, le chapeau sur la tête et un rouleau de papiers sous

le bras. Il paraît de fort mauvaise humeur. Il va d'abord déposer son rouleau sur la table, se dirige ensuite vers la cheminée et sonne ; puis il descend en scène, ôte son chapeau qui est tout mouillé et le secoue rageusement.

ROSE, paraissant à droite, premier plan.

Monsieur a sonné ?

BARENTIN.

Oui. Prenez d'abord mon chapeau que vous irez faire sécher.

ROSE, prenant le chapeau.

Où ! Monsieur a été pris par l'orage !...

BARENTIN.

Oui... à Grenelle... Et pas une voiture dans ce sale quartier-là !... M. Gaston Chalindrey n'est pas venu en mon absence ?

ROSE.

Non, monsieur.

BARENTIN.

Et il n'a rien fait dire ?

ROSE.

Non, monsieur.

BARENTIN.

C'est inouï ! inouï !

ROSE.

Mais peut-être qu'au bureau...

BARENTIN.

C'est juste. (Allant ouvrir la porte de gauche et appelant. Belois. (A Rose qui se dirige vers la porte de droite, deuxième plan.) Madame est là ?

ROSE.

Non, monsieur, madame est sortie.

BARENTIN.

Vous a-t-elle dit que monsieur et madame Planturel arrivaient aujourd'hui?

ROSE.

Oui, monsieur. Madame a donné des ordres et Baptiste a préparé la chambre d'amis.

BARENTIN.

C'est bien. Apportez-moi un autre vêtement.

ROSE.

Bien, monsieur.

Elle sort par la droite, deuxième plan, pendant que Bélois paraît à gauche, des lettres ouvertes à la main.

SCÈNE II

BARENTIN, BÉLOIS.

BARENTIN.

Pas de nouvelles de M. Chalindrey?

BÉLOIS.

Non, monsieur.

BARENTIN, furieux.

Manquer trois rendez-vous en huit jours! ça dépasse les bornes! Ah ça, est-ce qu'il s'imagine que les architectes n'ont rien à faire? Ce n'est pas possible, il se fiche de moi, cet animal-là, il se fiche de moi!

BÉLOIS.

Mais, vous aviez rendez-vous avec lui à deux heu-

res, à Grenelle, pour choisir l'emplacement de la maison.

BARENTIN.

J'en arrive. Il n'y était pas.

BÉLOIS.

Il n'y est donc jamais ?

BARENTIN.

Je l'ai encore attendu une heure aujourd'hui, et par une pluie !

BÉLOIS.

Quand on ne peut pas venir, au moins on prévient les gens.

BARENTIN.

Parbleu ! Mais lui, rien du tout ! Et ce n'est pas un client ordinaire, lui, c'est un ami, un ami de vingt ans ! (Il éternue.) Ah ! ça y est ! je me suis enrhumé !... Quel choix de matériaux avez-vous prévu pour sa construction ?

BÉLOIS.

Deuxième choix.

BARENTIN.

Eh bien, vous lui collerez le troisième choix et vous le compterez au prix du premier. Comme ça, (Eternuant.) il prendra quelque chose pour mon rhume.

BÉLOIS, lui donnant des lettres.

Voici le courrier. (Barentin s'assied à droite de la table et prend les lettres.) C'est égal, quelle singulière idée tout de même de vouloir faire construire une maison Renaissance à Grenelle, dans un terrain vague !... Pour moi, cet homme a quelque chose, là.

Il se touche le front.

BARENTIN.

Oui, mais il a quelque chose, là. (Il tape sur son gousset.) Et ça suffit pour que je lui construisse tout ce qu'il voudra... Il n'y a pas de lettre personnelle?

BÉLOIS.

Non, monsieur.

BARENTIN.

Vous en êtes sûr?

BÉLOIS.

Tout à fait sûr.

BARENTIN.

J'en attends une très importante ; dès qu'elle arrivera, vous me la remettrez.

BÉLOIS.

Bien, monsieur.

Il reprend les lettres et sort à gauche.

SCÈNE III

BARENTIN, puis ROSE.

BARENTIN, seul, se levant.

Pas de réponse de l'agence Chambardet!... J'ai bien mis l'adresse cependant ? (Il tire une carte de sa poche et lit :) Agence Chambardet... recherches dans l'intérêt des familles, 196, rue de Trévise. (Parlé.) Qu'est-ce qu'ils font, qu'ils ne me répondent pas?... Dieu, que c'est bête d'être jaloux comme ça ! (Tirant une pièce de cent sous de son gousset et s'appêtant à la jeter en l'air.) Voyons... si c'est face, c'est qu'elle me trompe, et si c'est pile, c'est qu'elle m'est fidèle. (Il va pour

jeter la pièce, puis s'arrête.) Non, si c'est face, je vais encore me faire du mauvais sang et si c'est pile, je n'en croirai rien.

Il remet la pièce dans son gousset.

ROSE, entrant de droite, deuxième plan, avec un veston.

Voici le veston de monsieur.

BARENTIN, ôtant sa jaquette qu'il passe à Rose.

Merci. (A lui-même suivant son idée.) Mais je serai bientôt fixé et si elle me trompe, ah ! ce ne sera pas long ! Je ne suis pas un jobard, moi ! (Il se dirige vers la gauche.) Oh ! non, je ne suis pas un jobard !

Il sort.

SCÈNE IV

ROSE, puis GASTON, puis GILBERTE.

ROSE, le regardant sortir.

Oh ! oh ! pas l'air de bonne humeur, aujourd'hui.

GASTON, entrant par la grande porte du fond, et descendant à gauche.

Bonjour, Rose.

ROSE.

Monsieur Chalindrey.

GASTON.

M. Barentin est là ?

ROSE.

Oui, monsieur.

GASTON, surpris.

Comment, oui ? Ce n'est pas possible, il doit m'at-

tendre en ce moment à Grenelle où j'ai rendez-vous avec lui.

ROSE.

Monsieur vient de rentrer il y a cinq minutes.

GASTON.

Cinq minutes ?

ROSE.

Et il m'a demandé si M. Chalindrey n'était pas venu et s'il n'avait rien fait dire.

GASTON, à part, gagnant la droite.

Il ne m'aura attendu qu'une heure, aujourd'hui, à cause de l'orage.

ROSE, allant vers la gauche.

Je vais prévenir monsieur.

GASTON.

Non, non, tout à l'heure. Puisqu'il est là, j'ai le temps de le voir. Annoncez-moi d'abord à madame Barentin.

Il dépose son chapeau sur le guéridon et s'assied sur le canapé.

ROSE.

Madame est sortie.

GASTON, vivement.

Sortie ? Madame Barentin est sortie ? Vous êtes sûre ?

ROSE.

Mais oui, monsieur.

GASTON, à part.

Se serait-elle enfin décidée à venir ? (Haut.) Et madame ne vous a pas dit où elle allait ?

ROSE.

Non, monsieur, mais comme madame a mis une toilette très simple et une voilette épaisse...

GASTON, à part, vivement.

Une voilette épaisse ?

ROSE.

J'imagine que madame, qui est si bonne, a dû aller chez quelque pauvre honteux pour soulager une infortune.

GASTON.

C'est bien ça ! (A part.) Elle est chez moi. Enfin !

Il se lève et prend son chapeau.

ROSE.

Monsieur n'attend pas ?

GASTON.

Non, vous direz à M. Barentin...

Paraît Gilberte par la porte du fond.

ROSE.

Ah ! voici madame.

GASTON, à part.

Sapristi ! Nous nous sommes croisés en route.

GILBERTE, à part.

Lui !

GASTON, saluant.

Chère madame.

GILBERTE.

Cher monsieur. (A Rose.) Laissez-nous, Rose.

Rose sort par le fond, et ferme la porte derrière elle.

SCÈNE V

GASTON, GILBERTE.

GASTON.

Gilberte!

GILBERTE, vivement, lui coupant la parole.

Vous ! Vous ici ! Pendant que moi j'allais chez vous !

Elle ôte sa voilette et son chapeau qu'elle dépose sur la table.

GASTON, remontant près de Gilberte après avoir posé son chapeau sur la chaise à droite de la porte.

Mais je vous ai attendue jusqu'à trois heures, et quand j'ai entendu sonner trois heures, je me suis dit : « Elle ne viendra pas encore aujourd'hui. » A quelle heure êtes-vous partie d'ici ?

GILBERTE.

Mais, à une heure, comme c'était convenu.

GASTON.

Ah ! par exemple ! Vous avez mis plus de deux heures pour ?..

GILBERTE, l'interrompant.

Vous pensez bien, mon ami, que je n'ai pas été assez imprudente pour aller directement de la rue de Châteaudun à la rue de la Boétie ! J'avais bien trop peur !

GASTON.

Mais vous n'avez plus le droit d'avoir peur, puisque, pour vous tranquilliser, j'ai pris toutes les pré-

cautions, je les ai même exagérées. Vous aviez peur de venir chez moi, j'ai loué un second appartement rue de La Boétie ; vous aviez peur que votre mari ne vous suivit, je lui ai commandé une maison à Grenelle, où je lui donne tous les jours rendez-vous, pour vous permettre de venir me rejoindre en toute sécurité.

GILBERTE, allant vers le canapé.

Oui, oui, je sais, mais on ne saurait trop multiplier les précautions... et je me suis fait conduire en voiture jusqu'au Bon Marché.

Elle s'assied.

GASTON, s'asseyant de l'autre côté du guéridon.

A l'autre bout de Paris!

GILBERTE.

Oh! Je n'ai fait que traverser les magasins. Ensuite, j'ai pris une seconde voiture et je me suis fait conduire au Louvre.

GASTON.

Au Louvre?

GILBERTE.

Oh! Je n'ai fait que traverser les magasins. Ensuite, j'ai pris une troisième voiture, et je me suis fait conduire au Printemps.

GASTON.

Vous n'avez fait que traverser les magasins.

GILBERTE.

Oui. Ensuite, j'ai pris une quatrième voiture et je me suis fait conduire à la Madeleine.

GASTON.

Comment! Le Louvre, le Bon Marché, le Printemps ne suffisaient pas? Et après la Madeleine, le

Panthéon sans doute? les Invalides? Tous les monuments de Paris!... Mais dans ce cas-là, au lieu de changer de voiture, vous auriez mieux fait de monter dans un breack de l'agence Cook!

GILBERTE.

Gaston!

GASTON.

Ah! Je comprends maintenant pourquoi vous n'êtes arrivée qu'à trois heures passées rue de la Boétie!

GILBERTE.

Oh! Je n'ai pas été jusque là!

GASTON.

Vous n'avez même pas été jusque-là!

GILBERTE.

En sortant de la Madeleine, comme je traversais le Marché aux fleurs pour aller prendre une cinquième voiture, j'ai aperçu tout à coup à l'étalage d'un fleuriste... oh! mon ami, j'en suis encore tout émue.

GASTON.

Qu'est-ce que vous avez aperçu?

GILBERTE.

Une ardoise... avec ces mots écrits à la craie :
« Aujourd'hui, Saint Boniface. »

GASTON.

Eh bien?

GILBERTE.

Eh bien, Boniface, c'est le prénom de mon mari.

GASTON.

Et après?

GILBERTE.

J'avais oublié que c'était aujourd'hui sa fête. Je voulus détourner la tête, pour ne plus voir son nom qui se dressait devant moi comme un reproche, ah ! bien oui, à gauche, à droite, partout des ardoises avec : « Aujourd'hui, Saint Boniface... » en ronde, en anglaise, en bâtarde... qui avaient l'air de danser devant moi et de me dire : « Voyons, Gilberte, tu ne vas pas tromper ton mari pour la première fois le jour de sa fête ! »

GASTON.

Et alors ?

GILBERTE.

Alors, une fleuriste s'est approchée de moi... j'ai balbutié quelques mots dont je ne me souviens pas, je me suis sauvée affolée, et me voilà.

GASTON, se levant.

Ainsi, si vous n'êtes pas venue aujourd'hui rue de la Boétie, c'est parce que votre mari répond au nom, ridicule d'ailleurs, de Boniface !

GILBERTE, se levant, et passant à gauche.

Uniquement, je vous le jure.

GASTON.

Et vous dites que vous m'aimez ?

GILBERTE.

Si je ne vous aimais pas, mon ami, aurais-je, pour aller chez vous, traversé le Bon Marché, le Louvre, et le Printemps, sans rien acheter, un jour d'exposition ?

GASTON.

Eh bien, Gilberte, si vous m'aimez, imaginez-vous que votre mari s'appelle Philippe ou Auguste et prenez une sixième voiture...

GILBERTE, passant à droite.

Non, pas aujourd'hui, demain.

GASTON.

Oui, et demain, ce sera une nouvelle excuse, pour remettre à après-demain !.. Ah ça, vous n'avez pas l'air de vous douter que je vous fais la cour depuis trois mois ? que nous ne sommes sur la terre que pour un certain temps qui doit être employé à s'aimer et à le prouver. (Geste de Gilberte.) Parfaitement, l'Evangile lui-même le dit.

GILBERTE.

L'Evangile ?

GASTON.

« Aimons-nous les uns les autres. »

GILBERTE.

Vous avez une façon d'expliquer les textes sacrés !

GASTON.

Je n'explique pas, je cite, et j'espère que vous, qui avez heureusement des sentiments pieux, vous n'hésitez pas plus longtemps à mettre vos actes en harmonie avec l'écriture sainte. (Il va chercher son chapeau.) En attendant, remettez votre chapeau.

GILBERTE.

Puisque je vous promets que demain...

GASTON, le chapeau à la main.

Oh ! tenez, savez-vous pourquoi vous n'êtes pas encore venue chez moi ? Parce que je suis trop respectueux avec vous !

GILBERTE, indignée.

Oh !

GASTON.

Parfaitement ! Si je vous avais manqué de respect,

il y a longtemps que vous seriez venue rue de la Boétie !

GILBERTE.

Au contraire !

GASTON.

Au contraire ? Eh bien, c'est ce que nous allons voir. Voulez-vous tenir votre chapeau, je vous prie.

GILBERTE, prenant le chapeau.

Pourquoi ?

GASTON.

Je vais vous manquer de respect.

GILBERTE, effrayée.

Hein ?

GASTON.

Je ne sais pas encore comment, mais vous pouvez vous attendre à tout !

GILBERTE.

A tout ?

Elle veut se sauver, et pose vivement son chapeau sur le canapé.

GASTON.

Ah ! Gilberte !

Il lui prend les mains.

GILBERTE.

Ah ! mais non !... Laissez-moi, ou je sonne !

Gilberte est derrière le canapé sur lequel Gaston est à genoux, tenant toujours Gilberte par les mains. Celle-ci fait des efforts pour se dégager.

GASTON.

Non ! Quand une femme a vraiment l'intention de sonner, elle ne prévient pas... Ah ! Gilberte !

GILBERTE.

Je vais sonner, vous savez, je vais sonner! (Elle parvient à dégager sa main droite, la tend vers la sonnette électrique et sonne machinalement, poussant un cri :) Ah!

GASTON.

Quoi?

GILBERTE, atterrée.

J'ai sonné!

GASTON.

Hein?

GILBERTE.

Sans le faire exprès.

GASTON.

Ça, c'est absurde.

GILBERTE.

Ah! mon Dieu! Baptiste va venir!

GASTON.

Naturellement.

GILBERTE.

Qu'est-ce que je vais lui dire?

GASTON.

Demandez-lui n'importe quoi et renvoyez-le.

GILBERTE.

Oui, oui!... N'ayons l'air de rien. Asseyons-nous.

Elle s'assied sur le canapé.

GASTON, s'asseyant auprès d'elle à gauche.

C'est ça, n'ayons l'air de rien.

Il prend le chapeau de Gilberte et s'approche tout près d'elle.

GILBERTE.

Ah! Non! pas près de moi... là-bas... Vite! vite!

GASTON.

Bien.

Gaston va s'asseoir à droite de la table.

BAPTISTE, entrant par le fond.

Madame a sonné?

SCÈNE VI

LES MÊMES, BAPTISTE.

GILBERTE, étourdiement.

Malgré moi... (vivement.) C'est-à-dire, non... Enfin, priez monsieur de venir.

GASTON, à part.

Hein?

BAPTISTE.

Bien, madame.

Il entre à gauche.

GASTON.

Comment! je vous dis de demander n'importe quoi et vous demandez votre mari?

GILBERTE.

Je n'ai pas trouvé autre chose, mais ça n'a pas d'importance, puisqu'il est à Grenelle.

GASTON, se levant.

Mais non, il est rentré, il y a dix minutes, à cause de l'orage.

GILBERTE, se levant.

Il est rentré? Mais alors nous sommes perdus!

GASTON.

Mais non!

GILBERTE.

Ah! que faire, mon Dieu, que devenir?

GASTON.

Eh! bien, je vais vous le dire: puisque vous avez fait venir votre mari, je vais le renvoyer à Grenelle.

GILBERTE.

Pourquoi faire?

GASTON.

Pour vous permettre de venir rue de la Boétie.

GILBERTE.

Hein! mais non... C'est insensé! Ecoutez-moi...

GASTON.

Trop tard! Le voici!

Parait Barentin. Gaston remonte et va poser le chapeau de Gilberte au fond, sur une chaise, près de la porte de droite, deuxième plan.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BARENTIN.

BARENTIN.

Tu es rentrée?

GILBERTE, très troublée.

Oui... à l'instant.

BARENTIN.

Et tu as à me parler?

GILBERTE.

Mais...

GASTON, descendant entre Barentin et Gilberte.

Non, c'est moi!

BARENTIN.

Ah! te voilà, toi!

GASTON.

Ah ça, dis donc, c'est comme ça que tu viens à Grenelle?

BARENTIN.

Oh! par exemple! Mais je t'ai attendu là-bas jusqu'à trois heures!

GASTON.

Et moi, je suis arrivé à trois heures cinq. Tu aurais bien pu m'attendre cinq minutes de plus!

BARENTIN.

Ça y est! c'est lui qui va me faire des reproches!

GASTON.

Tu sais bien que je ne suis pas libre comme je le voudrais, je suis attaché au ministère des affaires étrangères.

BARENTIN.

Et moi, crois-tu donc?..

GASTON, l'interrompant.

Allons, ne discutons pas, va prendre ton chapeau et retournons à Grenelle.

BARENTIN.

A cette heure-ci? Mais je ne peux pas, moi.

GILBERTE, à part, ravie.

Ah!

GASTON.

Mais si, mais si.

GILBERTE.

Si mon mari a autre chose à faire, cependant...

GASTON.

Mais non, mais non.

BARENTIN.

Je te demande pardon. Tiens, remettons à demain.

GILBERTE, vivement.

C'est ça, demain.

GASTON.

Impossible, demain je ne suis pas libre.

BARENTIN.

Après-demain.

GASTON.

Après-demain non plus.

BARENTIN, réfléchissant.

Diable!

GILBERTE, à part.

Il va accepter!

GASTON.

Ecoute, si tu es aussi pris que ça, c'est bien, je vais aller trouver un autre architecte moins occupé.

Il va prendre son chapeau près de la porte du fond.

BARENTIN.

Hein! Ah! mais non!... J'y vais, là, es-tu content?

GILBERTE, à part, désolée.

Il accepte!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ROSE.

ROSE, entrant du fond et tenant à la main une ardoise et une note.

On apporte les fleurs que madame a achetées à la Madeleine.

GILBERTE, à part, étonnée.

Moi ?

BARENTIN.

Tu as acheté des fleurs ?

GILBERTE, très troublée.

Il paraît... je veux dire que je passais par là par hasard et alors... (vivement.) Oui, mon ami, c'est pour ta fête.

BARENTIN.

Ah ! par exemple, c'est gentil.

Il s'approche de sa femme.

GILBERTE, de plus en plus gênée.

N'est-il pas tout naturel ?...

GASTON, à Barentin.

Ecoute, je suis un peu pressé...

BARENTIN.

Laisse-moi au moins embrasser ma femme.

GILBERTE, gênée.

Mon amie... devant M. Chalindrey.

BARENTIN.

Eh bien, quoi, devant Chalindrey ? Crois-tu que je vais me gêner pour lui ?

Il donne deux gros baisers à Gilberte.

GASTON, à mi-voix.

C'est délicieux !

BARENTIN, qui a entendu.

Mais oui, mon vieux, c'est délicieux. (A Rose.)
Qu'est-ce que vous attendez ? Allez chercher le bouquet.

ROSE.

Le bouquet ? Mais, monsieur, il y en a quarante-deux !

GILBERTE, à part.

Hein ?

BARENTIN et GASTON, ensemble.

Quarante-deux bouquets !

GILBERTE, bas et vivement à Gaston.

Dans mon trouble, j'ai acheté toute la boutique !

BARENTIN.

Tu as acheté quarante-deux bouquets pour ma fête ?

GILBERTE, très gênée.

Je vais te dire... c'est une occasion exceptionnelle !

BARENTIN.

Tu es folle !

ROSE.

La fleuriste a dit qu'elle envoyait ça à madame par dessus le marché.

Elle donne à Barentin l'ardoise sur laquelle on lit à la craie : « Aujourd'hui Saint Boniface. »

GILBERTE.

L'ardoise !

BARENTIN, lisant.

« Aujourd'hui, Saint Boniface. »

ROSE.

Et voici la facture.

BARENTIN, prenant la facture et lisant.

Cent quatre-vingts francs... Ah ! elle est raide !..
(Il sort quatre louis de sa poche, puis à Gaston.) Donne-moi donc cent francs.

GASTON.

Ah ! c'est pour payer ?..

Il les lui donne.

BARENTIN.

Oui, c'est ma fête... (A Rose.) Tenez, payez... et rendez l'ardoise.

ROSE.

Bien, monsieur.

Elle sort en emportant l'ardoise.

BARENTIN, à Gilberte.

C'est très gentil, mais à l'avenir un simple bouquet de deux sous suffira.

GASTON.

Ah ! oui !.. Et maintenant, dépêche-toi.

BARENTIN.

Le temps de donner quelques instructions à Bélois.

GASTON.

C'est ça. Moi, je passe à mon bureau dire que je ne rentrerai pas.

BARENTIN.

Et dans une demi-heure à Grenelle.

Il sort à gauche.

GASTON.

C'est entendu.

SCÈNE IX

GASTON, GILBERTE.

GASTON.

Et nous, dans un quart d'heure, rue de la Boétie.

GILBERTE.

Non ! eh bien, non !

GASTON.

Hein ?

GILBERTE.

Décidément, pas aujourd'hui.

GASTON.

Ah ! par exemple ! Comment, je me donne la peine, pour vous tranquilliser, de faire arranger les choses devant vous par votre mari...

GILBERTE, l'interrompant.

Je vous assure, le jour de sa fête, ça nous porterait malheur !

GASTON.

Mais au contraire !

GILBERTE.

Aujourd'hui, allez à Grenelle.

GASTON, avec amour.

Non, pas Grenelle... Boétie, Gilberte, Boétie !

GILBERTE.

Pas Boétie ! Grenelle, Gaston, Grenelle !

GASTON.

Boétie !

GILBERTE.

Demain, Boétie, demain, je vous le jure.

GASTON, s'éloignant de Gilberte.

Demain ! Toujours demain ! (A part.) Ah ! non ! En avant, les grands moyens ! (Revenant vers Gilberte et d'une voix grave.) Ecoutez-moi, Gilberte, écoutez-moi bien.

GILBERTE, impressionnée.

Ah ! mon Dieu ! qu'allez-vous me dire ?

GASTON.

Simplement ceci : Je vais rue de la Boétie, Gilberte, je vous y attends une demi-heure, Gilberte, et passé ce délai, Gilberte, je — pesez bien cette phrase, Gilberte, pesez-la bien — je sais ce qu'il me reste à faire.

Il remonte.

GILBERTE, effrayée.

Mais expliquez-moi...

GASTON.

Inutile.

GILBERTE.

Gaston !

GASTON, d'une voix triste.

Je sais ce qu'il me reste à faire.

Il sort par le fond.

SCÈNE X

GILBERTE, puis BARENTIN, puis ROSE, puis GABY.

GILBERTE, seule répétant.

Je sais ce qu'il me reste à faire?.. que signifie cette phrase?.. C'est pour m'effrayer, sans doute.

BARENTIN, paraissant par la gauche, premier plan, avec des papiers sous le bras.

Il est parti ?

Il va sonner.

GILBERTE.

A l'instant, mon ami.

BARENTIN, à lui-même.

Ah! cette fois, dussé-je l'attendre là-bas jusqu'à la nuit!... (A Gilberte.) Ah! dis donc à quelle heure arrivent les Planturel ?

GILBERTE.

Les Planturel ? Ce soir, à neuf heures.

BARENTIN, tout en mettant des papiers dans sa serviette qu'il a déposée sur la table à la scène première.

Ce brave Planturel ! en voilà un qui se donne du mal pour quitter Châteauroux et être nommé à Paris !

GILBERTE.

Oh! ça!

BARENTIN.

Venir tous les mois passer quarante-huit heures pour raser le ministre !

GILBERTE.

Mais cette fois, il restera sans doute plus longtemps, puisque sa femme vient avec lui.

ROSE, entrant par la droite, premier plan.

Madame, on apporte une robe de chez la couturière.

GILBERTE.

Une robe ? pour moi ?

ROSE.

Non, madame. C'est pour madame Planturel.

GILBERTE.

Ah ! je sais... faites entrer. (Rose va vers la porte de droite, premier plan, et fait un signe à la cantonade.) C'est une robe qu'Antoinette a commandée pour son séjour ici.

GABY, entrant par la droite, premier plan, portant une grande boîte et saluant.

Monsieur, madame, la compagnie.

GILBERTE.

Bonjour, mademoiselle.

GABY, se mettant à genoux et ouvrant la boîte au milieu de la scène.

J'apporte la robe de madame Planturel.

Elle tire une robe de la boîte.

GILBERTE, regardant la robe.

Oh ! la jolie toilette ! Vois donc, mon ami.

BARENTIN.

Très jolie.

GILBERTE.

Rose, portez cette robe dans la lingerie.

Rose emporte la toilette et sort par le fond à gauche.

GABY.

Ah ! si je pouvais me ballader avec des robes comme ça sur la peau, je ne serais pas longue à lever un ambassadeur !

BARENTIN.

Eh bien, vous n'êtes pas à moitié effrontée, vous ! Et à votre âge !.. Fermez donc votre boîte !.. Depuis quand avez-vous des idées pareilles ?

GABY, tout en fermant sa boîte.

Tiens ! Depuis que je vais au théâtre à l'œil, grâce à monsieur Charpentier !

BARENTIN.

Non ?

GABY, avec envie.

Ah ! devenir une grue, comme sa Louise !

GILBERTE, indignée.

Oh !

BARENTIN.

Voulez-vous bien vous sauver !

GABY, sortant par la droite.

Monsieur, madame, j'ai bien l'honneur.

GILBERTE.

Envoyez-les donc au théâtre !

BARENTIN, prenant sa serviette.

Parbleu ! C'était fatal !

SCÈNE XI

BARENTIN, GILBERTE, BAPTISTE,
puis ANTOINETTE et PLANTUREL.

BAPTISTE, paraissant par la porte du fond.

Monsieur et madame Planturel.

BARENTIN, étonné.

Comment ?

GILBERTE, même jeu.

A cette heure-ci ?

Elle va vivement par la porte du fond, au devant des Planturel.

BARENTIN, à lui-même.

Sapristi ! Et Gaston qui m'attend !.. Bah ! Il peut bien m'attendre un quart d'heure de plus. Il est toujours en retard.

Il pose la serviette sur la table, bruit de voix à la cantonade.

ANTOINETTE, paraissant au fond, avec Gilberte, suivie de Planturel.

C'est nous !

BARENTIN, saluant.

Madame Planturel.

ANTOINETTE.

Cher monsieur.

PLANTUREL, serrant la main de Barentin.

Barentin !

BARENTIN.

Ce vieux Planturel !

GILBERTE.

Tu m'avais écrit que vous arriviez ce soir à neuf heures.

ANTOINETTE, passant à gauche de la table sur laquelle elle dépose un petit sac.

C'est vrai... Mais nous avons pensé qu'arriver chez vous, à la nuit, cela vous gênerait plus qu'en plein jour, et nous avons pris le train du matin.

PLANTUREL.

Et nous vous gênons peut-être davantage ?

GILBERTE.

Voulez-vous bien vous taire ! (A Baptiste.) Occupez-vous des bagages.

Baptiste sort.

BARENTIN, à Antoinette.

Cela nous procure au contraire le plaisir de vous voir plus tôt.

ANTOINETTE.

Alors, tout va bien.

BARENTIN.

Et vous avez fait bon voyage ?

PLANTUREL.

Excellent.

GILBERTE, à droite de la table.

Que voulez-vous prendre ? Une tasse de thé ?

Antoinette, Gilberte, Barentin, Planturel.

ANTOINETTE.

Non, je te remercie.

BARENTIN, à Planturel.

Un verre de Porto ?

PLANTUREL.

Jamais ! J'ai renoncé à l'alcool.

BARENTIN.

Ah bah ?

ANTOINETTE.

Mon mari, vous le savez, n'a que deux préoccupations dans la vie : premièrement, sa santé...

GILBERTE.

Mais vous vous portez admirablement !

PLANTUREL.

Parce que je me ménage, chère madame.

ANTOINETTE.

Et secondement son avancement.

BARENTIN.

A propos... rien de neuf pour ta nomination à Paris?

PLANTUREL.

Toujours rien, hélas ! A chaque voyage, le ministre me donne sa parole.

ANTOINETTE.

Et il nous laisse moisir au tribunal de Châteauroux ! Ce qui manque à mon mari, c'est l'appui d'un personnage influent.

PLANTUREL.

Voilà.

BARENTIN, à Planturel.

Que ne me le disais-tu plus tôt !

ANTOINETTE.

Il s'imagine que le mérite personnel doit suffire.

BARENTIN, haussant les épaules.

Le mérite personnel ? Mais, mon pauvre vieux, pour avancer aujourd'hui dans la magistrature, mieux vaudrait pour toi un casier judiciaire !

PLANTUREL, avec reproche.

Barentin !

BARENTIN.

Ecoutez, j'ai un cousin très influent.

ANTOINETTE.

Ah !

BARENTIN, continuant.

Qui est appelé chaque jour, par sa profession, chez les hommes politiques les plus en vue.

ANTOINETTE, allant à Barentin.

Qu'est-ce qu'il fait, votre cousin ?

BARENTIN.

Il est huissier. Eh ! bien, attendez un peu, je vais le faire marcher, moi !

PLANTUREL, sans enthousiasme exagéré.

Oui... oui... parfait... excellente idée !

ANTOINETTE.

Ah ! quel bonheur ! Une bonne recommandation vaut mieux que la parole d'un ministre.

BARENTIN.

Parbleu ! la parole d'un ministre, c'est comme la vertu des femmes, bien fol est qui s'y fie !

GILBERTE, à part.

Ah ! mon Dieu ! de quel ton il a dit ça !

ANTOINETTE, gaiement.

J'espère, cher monsieur, que ces paroles ne s'adressent pas à nous.

Gilberte, Barentin, Antoinette, Planturel.

BARENTIN.

Les personnes présentes sont toujours exceptées. (Regardant l'heure.) Voyons, j'ai bien encore cinq minutes : je vais écrire tout de suite à mon cousin.

ANTOINETTE.

C'est ça. (A Gilberte.) Pendant ce temps-là, tu vas me conduire dans ma chambre.

GILBERTE.

Oui. (Lui indiquant la porte du fond à gauche.) Par ici... Passe devant. (A part, à l'adresse de Barentin.) Oh ! il a des soupçons !... bien sûr, il a des soupçons !

ANTOINETTE.

Ah ! ma chérie, habiter Paris ! Quel rêve !

Elles sortent.

SCÈNE XII

BARENTIN, PLANTUREL, puis BÉLOIS.

BARENTIN.

Maintenant, occupons-nous de toi. Mon cousin, l'huissier...

PLANTUREL, qui est remonté vers la porte du fond à gauche.

Toi, fiche-moi la paix avec tes recommandations

BARENTIN.

Mais cette recommandation est très sérieuse.

PLANTUREL.

Raison de plus.

BARENTIN.

Hein ?

PLANTUREL.

Je ne veux pas être nommé à Paris, imbécile.

BARENTIN, très étonné.

Comprends plus.

PLANTUREL, lui faisant signe de s'asseoir sur le canapé.

Tu vas comprendre. (Il s'assied à la droite de Barentin.)
Je commence par te dire que j'aime beaucoup ma femme, mais ça ne m'empêche pas d'apprécier les jolies filles.

BARENTIN.

Allons donc ?... Raison de plus !

PLANTUREL.

Mais, malheureux, si j'étais nommé à Paris, je me connais, je ferais la fête tous les jours, au bout d'un mois, je serais éreinté et, au bout d'un an, gâteaux. Tandis qu'en habitant Châteauroux, et en ne venant faire la fête que quarante-huit heures à Paris tous les mois, je ne m'éreinte pas.

BARENTIN.

Ah ! par exemple ! Alors, ta nomination ?

PLANTUREL.

Un prétexte pour venir ici.

BARENTIN.

Et tu ne vas jamais voir le ministre ?

PLANTUREL.

Ah ! si ! Il n'aurait qu'à me nommer à Paris sans me prévenir ! Il faut que je me remue pour ne pas bouger !

BARENTIN, riant.

Eh ! bien celle-là n'est pas banale !

PLANTUREL.

Je ne veux pas devenir gâteaux !

BARENTIN.

Et tu as expliqué cette raison-là au Garde des Sceaux ?

PLANTUREL.

Ah ! non ! J'invoque des raisons de famille.

BARENTIN.

Elles sont jolies, tes raisons de famille !

PLANTUREL.

Elles ne sont pas mal... surtout en ce moment... Une petite femme délicieuse, bien en chair !

BARENTIN, sans importance.

Et qu'est-ce qu'elle fait ta dulcinée ?

PLANTUREL.

Elle fait de son mieux, et, chez elle, le mieux n'est pas l'ennemi du bien.

BARENTIN, riant.

Ah ! canaille ! Et où l'as-tu connue ?

PLANTUREL.

Au salon des Champs-Élysées... Elle regardait une grande machine : « *Eve après le péché !* » Je m'approchai d'elle et galamment : « Si vous étiez notre mère Eve, je voudrais être mon père Adam. » Elle se mit à rire.

BARENTIN.

Il ne lui en faut pas beaucoup.

PLANTUREL, vexé.

Dis donc, toi !

BARENTIN.

Enfin !... Continue, continue.

PLANTUREL.

Je lui proposai mon petit arrangement : deux jours par mois. Elle commença par refuser : « Impossible, monsieur, j'ai déjà un amant. » Je ripostai : « Ça vous en fera deux ! » — Mais monsieur, le premier est très sérieux ! — Eh bien, mademoiselle, le second ne le sera pas ! » Elle se mit à rire.

BARENTIN.

Encore !

PLANTUREL.

Elle est très gaie ! Et, depuis lors, deux jours par

mois, nous jouons, comme elle dit, au Paradis terrestre. Elle m'appelle « le père Adam ! » Ça ne me fatigue pas, je me porte admirablement et voilà pourquoi, mon vieux, je tiens à rester juge à Châteauroux !

BARENTIN, un peu pensif.

Oui, oui, c'est très joli... Mais si l'autre apprenait jamais... l'amant sérieux?...

PLANTUREL, riant.

Ah ! le bon crétin !

BARENTIN.

Le bon crétin ?

PLANTUREL.

Oui, c'est ainsi qu'elle l'appelle devant moi. Pas danger qu'il nous pince, le bon crétin ! Je ne monte jamais directement chez elle. Je sonne d'abord à l'étage au-dessous et au valet de chambre qui vient m'ouvrir, et qui est dans la confidence, je dis ces simples mots : « Le père Adam, inspecteur du gaz ! »

BARENTIN, riant.

Le père Adam, inspecteur du gaz !

PLANTUREL.

C'est le mot de passe.

BARENTIN.

Tu peux le dire.

PLANTUREL.

Le valet de chambre va voir en haut si le bon crétin est là, et s'il n'y est pas, je monte et voilà.

Il se lève.

BARENTIN.

Ah ! c'est bien trouvé ! (se levant.) Mais dis donc, ça ne te fait rien de savoir qu'elle te trompe ?

PLANTUREL.

Ah! pardon, ce n'est pas moi qu'elle trompe, c'est l'autre, puisque l'autre m'ignore et que moi je ne l'ignore pas!

BARENTIN.

Oui. C'est égal, tu as de la chance de ne pas être jaloux.

PLANTUREL.

Tu l'es donc, toi?

BARENTIN.

Oh! comme un tigre!

Il remonte vers la porte du fond, à gauche.

PLANTUREL, étonné.

Non? Mais tu es idiot! Ta femme est très honnête... pas coquette...

BARENTIN.

Ma femme? Mais il ne s'agit pas de ma femme.

PLANTUREL.

Comment, il ne s'agit pas?...

BARENTIN.

Est-ce qu'on est jaloux de sa femme?

PLANTUREL.

Hein? mais alors?... Toi aussi? tu?...

BARENTIN, descendant à la droite de Planturel.

Eh bien, oui, moi aussi!

PLANTUREL.

Tu as une maîtresse?

BARENTIN.

Depuis un an!... Une créature délicieuse!... Et faite! Une façade! des avant-corps! Elle aurait eu le prix de Rome à tous les étages!

PLANTUREL, très gaiement.

Ah! sacré architecte!... Et comment l'as-tu connue, la tienne?

BARENTIN.

Elle avait un procès avec son propriétaire, à propos de réparations. Je fus nommé expert et, un matin, je me rendis chez elle. Elle était encore couchée...

PLANTUREL.

Oui, oui, et tu as expertisé?

BARENTIN, avec force.

Tout! Tout!... Et tu penses si j'ai conclu en sa faveur!

PLANTUREL.

Je m'en rapporte à toi! Et, depuis, combien de fois par mois renouvelles-tu tes expertises?

BARENTIN.

Mais tous les jours.

PLANTUREL.

Mâtin! Et tu ne crains pas de devenir gâteaux?

BARENTIN.

Je ne crains qu'une chose, c'est qu'elle me trompe.

BÉLOIS, entrant par la gauche.

C'est une lettre personnelle qu'on apporte pour monsieur.

BARENTIN.

Donnez!... (Bélois sort, à Planturel, tout en ouvrant la lettre.) Tu permets? (À lui-même.) La réponse de l'Agence! (Lisant tout haut.) « Monsieur, je m'empresse de vous dire que, moyennant cinq cents francs, l'Agence Chambardet se charge de savoir si une femme

a un amant. Si elle en a deux, c'est 800 francs; 900 si elle en a trois, et 50 francs par tête à partir du quatrième. Si ces conditions vous agrément, vous saurez, avant 48 heures, à quoi vous en tenir sur la personne en question. Agréez, etc... »

PLANTUREL.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BARENTIN.

C'est la suite de ce que je te disais. Je crains tellement qu'elle me trompe que j'en suis arrivé à vouloir la faire surveiller.

PLANTUREL.

Tu veux t'adresser à une agence ? Mais, c'est le meilleur moyen de ne rien savoir !

BARENTIN.

Comment ?

PLANTUREL.

Mais, mon pauvre vieux, tu ignores donc que la plupart de ces boîtes-là ne vivent que de chantage ? Ta maîtresse te trompe-t-elle ? L'Agence va la trouver, lui fait part de tes soupçons, et ils s'entendent pour te rouler de compagnie. C'est classique.

BARENTIN, influencé.

Diab!e!... mais alors que ferais-tu à ma place, si tu étais jaloux ?

PLANTUREL.

Moi ?... Je me renseignerais par moi-même... Je tâcherais d'interroger adroitement les voisins de la dame...

BARENTIN, vivement.

Au fait, tu as raison.

BÉLOIS, rentrant par la gauche.

Monsieur, on attendait la réponse.

BARENTIN, lui rendant la lettre.

Eh bien, dites que j'ai changé d'avis et que je ne suis pas un jobard, vous entendez ? que je ne suis pas un jobard !

BÉLOIS.

Bien, monsieur.

BARENTIN.

Non, je ne suis pas un jobard.

Bélois sort.

PLANTUREL.

Tiens, veux-tu que je te renreigne tout de suite sur la conduite de ta maitresse ?

BARENTIN.

Toi ?

PLANTUREL.

Tu dois être cocu !

BARENTIN, vexé.

Dis donc !

PLANTUREL, gaiment.

A Paris, vous l'êtes tous ! Quand ce n'est pas par votre femme, c'est par votre maitresse ; et comme vous avez tous deux ménage, vous avez deux chances pour une de l'être.

BARENTIN.

Ah ! mais, tu m'embêtes à la fin ! Va te promener !

PLANTUREL.

C'est ce que je vais faire... Je passe d'abord chez le ministre pour lui demander de ne pas me com-

prendre dans le prochain mouvement et ensuite en route pour le paradis ! La pomme est cueillie et le serpent murmure :

Chantonnant.

Viens, poupoule,

Viens !...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ANTOINETTE, puis BÉLOIS.

ANTOINETTE, qui est entrée par le fond, à gauche, pendant que Planturel chantait.

Comment ? Tu chantes ?

BARENTIN, goguenard.

Ce n'est pas lui, c'est le serpent.

ANTOINETTE.

Le serpent ?

PLANTUREL, vivement.

Il veut dire le contentement ! la joie ! (Montrant Barentin.) Il vient d'écrire à son cousin une lettre chaude-très chaude.

BARENTIN, goguenard.

C'est-à-dire que je me demande comment je ne me suis pas brûlé les doigts.

PLANTUREL, à part.

Est-il bête !

ANTOINETTE.

Oh ! cher monsieur, comment vous remercier ?

BARENTIN, à Antoinette.

Mais de rien, je vous assure.

PLANTUREL, à Antoinette.

Allons, à tout à l'heure, ma petite chérie, je cours au ministère.

BARENTIN, allant prendre la serviette sur la table.

Attends-moi, je descends avec toi.

BÉLOIS, entrant par la gauche.

Pardon, monsieur, c'est un client...

BARENTIN.

Dites qu'il repasse demain.

BÉLOIS.

C'est qu'il vient pour régler vos honoraires.

BARENTIN, vivement.

Ah! alors, c'est différent. J'ai bien encore cinq minutes. J'y vais.

Bélois sort.

PLANTUREL, à Barentin.

Alors je ne t'attends pas.

BARENTIN.

Non, à ce soir. (A part, furieux et sortant par la gauche.)
Tous cocus à Paris?

ANTOINETTE, à Planturel.

Sois éloquent, hein?

PLANTUREL, remontant vers la porte du fond.

Sois tranquille. (Fausse sortie.) Ah! dis donc, si j'étais en retard, qu'on se mette à table sans moi... A mon dernier voyage le ministre n'a pu me recevoir qu'à minuit.

ANTOINETTE.

A minuit?

PLANTUREL.

Oui. Ah! on ne saura jamais jusqu'à quelle heure

de la nuit les ministres de la République travaillent pour le pays!

Il sort par le fond.

SCÈNE XIV

ANTOINETTE, GILBERTE, puis ROSE.

ANTOINETTE, seule, regardant sortir Planturel.

Pauvre ami! quel mal il se donne pour arriver à être nommé à Paris!

Elle descend à droite.

GILBERTE, entrant, par la porte du fond, à gauche, très agitée.

Tu es seule?

ANTOINETTE.

Oui, ma malle est défaite, je suis toute à toi. (Voyant l'agitation de Gilberte.) Eh! bien, qu'est-ce que tu as?

GILBERTE, vivement, et inquiète.

Dis-moi, tout à l'heure, en voyant mon mari, tu ne lui as pas trouvé un air soupçonneux?

ANTOINETTE.

Mais non... Soupçonneux? Ton mari? Ah! ça que signifie?

GILBERTE.

Ah! ma chère, si tu savais comme je suis contente de te voir! Pense donc, depuis que tu as quitté Paris, je n'ai plus personne à qui me confier.

ANTOINETTE, s'asseyant sur le canapé.

Me voici, profite-en.

GILBERTE, s'asseyant à la droite d'Antoinette.

Ah ! ma chérie, ma chérie !

ANTOINETTE.

Parle vite, voyons qu'y a-t-il ?

GILBERTE.

Eh ! bien, il y a que depuis trois mois, je ne vis plus, je ne dors plus !

ANTOINETTE.

Tu es malade ?

GILBERTE..

J'aime et je suis aimée !

ANTOINETTE.

Hein ? toi ?

GILBERTE.

Que veux-tu ? c'était fatal ! Mon mari est toujours fourré dans ses plans. Alors, un beau jour, arrive un de ses amis qui vous fait comprendre qu'il y a dans la vie autre chose que du papier calque et du fil à plomb.

ANTOINETTE.

Gilberte !

GILBERTE.

Oh ! Je sais bien ce que tu vas me dire : c'est très mal ! Je me le suis répété assez souvent, va !

*

ANTOINETTE.

Et cela ne t'a pas arrêtée ?

GILBERTE.

Au contraire, ma chère, c'est justement ce qui m'attire. Plus je me dis que c'est mal, plus je sens que je glisse ! que je glisse !

ANTOINETTE.

Tu n'es donc pas la maîtresse de ce monsieur ?

GILBERTE.

Pas encore.

ANTOINETTE.

Oh ! je respire !

GILBERTE.

Mais ça ne tient qu'à un fil, et si mince ! si mince !

ANTOINETTE.

Un fil de la Vierge !... Allons, je vois que j'arrive à temps. Vois-tu, ma chérie, les honnêtes femmes comme nous n'ont qu'une excuse de prendre un amant, une seule, c'est si leurs maris les trompent. Oh ! alors tant pis pour eux ! Mais ton mari est un excellent homme qui t'a toujours été fidèle, tu n'as pas le droit de le tromper.

GILBERTE.

Mais...

ANTOINETTE, l'empêchant de parler.

Il est toujours fourré dans ses plans, c'est entendu, mais c'est pour gagner beaucoup d'argent, afin que sa petite femme puisse dépenser sans compter chez sa couturière et chez sa modiste, et tu ne penses vraiment pas lui faire un grief de ce qui devrait être un mérite à tes yeux.

GILBERTE, naïvement.

C'est vrai !.. je n'avais jamais pensé à ça !

ANTOINETTE.

Tu vois, tu en conviens toi-même.

GILBERTE, avec un désespoir comique.

Ah ! mon Dieu ! dire que je vais tromper un homme comme ça !

ANTOINETTE.

Mais tu ne le tromperas pas.

GILBERTE.

Si, si, j'ai juré, et une honnête femme n'a que sa parole !

ANTOINETTE.

Mais, malheureuse, réfléchis donc, si ton mari apprenait jamais!...

GILBERTE, vivement se levant.

Oh ! tais-toi ! tais-toi ! C'est surtout ça qui m'empêche de dormir !

ANTOINETTE, se levant.

Surtout ça ? Alors c'est que ton cœur n'est pas entièrement pris.

GILBERTE.

Oh ! quand je suis seule, loin de lui, je parviens encore à me raisonner, mais dès que je le vois...

ANTOINETTE.

Eh bien, ma chérie, il ne faut plus voir ce monsieur.

GILBERTE.

Ne plus le voir ? Mais il vient ici tous les jours, c'est un ami de mon mari, un ami d'enfance, qu'il avait perdu de vue, et qu'il a retrouvé, il y a trois mois.

ANTOINETTE.

Alors il faut t'éloigner de Paris pour quelque temps.

GILBERTE.

M'éloigner ! Où veux-tu que j'aille ?

ANTOINETTE.

Chez moi, à Châteauroux. La province, vois-tu,

c'est comme la camomille; ça calme! Tu resteras trois semaines, un mois, enfin ce qu'il faudra pour que tu oublies.

GILBERTE.

Oublier! tu crois ça ?

ANTOINETTE.

J'en suis sûre.

GILBERTE.

Tu parles comme une femme qui n'a jamais aimé que son mari.

ANTOINETTE.

Qu'en sais-tu ?

GILBERTE, vivement.

Hein? est-ce que toi aussi?

ANTOINETTE.

Eh bien, oui, j'ai failli avoir mon heure de faiblesse comme toi, comme toutes les femmes.

GILBERTE.

Ah ?

ANTOINETTE.

Mais je me suis ressaisie à temps.

GILBERTE, s'asseyant sur la chaise, près du guéridon.

Oh! ma chérie, raconte-moi vite!. Un ami de ton mari, naturellement?

ANTOINETTE.

Non, c'est à Nice où j'étais allée seule, l'an passé, chez des amis; je fis là-bas la connaissance d'un garçon charmant, tendre, enveloppant, mais pas plus sincère que ne le sont les hommes! Bref, un jour, grisée, affolée, j'eus la faiblesse d'accepter un rendez-vous...

GILBERTE.

Et tu y es allée ?

ANTOINETTE.

Oh ! non. Au dernier moment, j'ai eu une lueur de raison, je pensai à mon mari qui était justement à Paris, où il se donne tant de mal pour être nommé, et, au lieu de prendre le rapide de Cythère, je pris celui de Châteauroux.

GILBERTE.

Et tu as oublié ?

ANTOINETTE.

Oh ! je ne dis pas que parfois je ne me souviens pas encore un peu, mais très peu, comme d'une histoire qui remonterait si loin, si loin que j'ai fini par croire que j'ai fait un rêve ! Et toi aussi, tu finiras par croire que tu as rêvé.

GILBERTE, se levant.

Alors emmène-moi, Antoinette, emmène-moi tout de suite.

ANTOINETTE.

Nous partirons demain par le premier train.

GILBERTE.

Oui, oui, mais quelle raison donner à nos maris !

ANTOINETTE.

Nous leur en donnerons une mauvaise, puisque nous ne pouvons pas leur donner la bonne.

GILBERTE.

Oui, oui. Mais d'ici à demain, je t'en supplie, ne me quitte pas, j'ai si peu de volonté, je suis si faible !

ANTOINETTE.

Sois tranquille... j'ai une foule de courses à faire, tu les feras avec moi.

GILBERTE.

C'est ça ! (Allant sonner à droite.) Et attends, pour plus de sûreté, comme je suis certaine qu'il va revenir... (A Rose qui paraît par le fond.) Rose, je n'y suis pour personne, (Insistant) surtout pour M. Gaston Chalindrey.

ANTOINETTE, poussant un cri, à part.

Gaston Chalindrey !

GILBERTE.

Vous direz que je suis sortie, que je ne rentrerai pas de toute la journée.

ANTOINETTE, à part.

Lui ! C'est lui !

GILBERTE.

C'est bien compris ?

ROSE.

Oui, madame.

GILBERTE, apercevant Antoinette qui est toute saisie.

Eh ! bien qu'est-ce que tu as ?

ANTOINETTE, très troublée.

Moi ? Mais je n'ai rien.

GILBERTE.

Tu es toute pâle, (A Rose.) n'est-ce pas, Rose ?

ROSE.

En effet, madame Planturel est...

ANTOINETTE, se remettant tout à fait, et gagnant la droite.

Le temps est un peu orageux... Et il faisait si chaud dans le wagon... Mais ça passera au grand air... (Changeant de ton) Nous irons d'abord chez ma couturière qui devait m'envoyer une robe.

GILBERTE.

Ta robe? Ah! étourdie que je suis, on l'a apportée il y a une heure avec un ravissant chapeau qui est arrivé hier.

ANTOINETTE.

Je vais m'habiller.

GILBERTE.

Rose, portez la robe de madame Planturel dans sa chambre.

ROSE.

Bien, madame.

ANTOINETTE, à part.

Gaston Chalindrey!... Lui! c'est lui!

Elle sort par la porte du fond à gauche ainsi que Rose qui la suit.

SCÈNE XV

GILBERTE, puis BAPTISTE et GASTON.

GILBERTE, seule.

Elle a raison, tout à fait raison : ne plus le voir, c'est le salut.

BAPTISTE, entrant par le fond et annonçant.

M. Chalindrey.

GILBERTE, à part, interdite.

Ah! mon Dieu!

* Baptiste fait entrer Gaston, puis sort.

GASTON, à part.

Seule? parfait.

GILBERTE, très troublée, à part.

Que vais-je lui dire?

GASTON, à part.

Tu y viendras, chez moi, tu y viendras!

GILBERTE, à part.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

GASTON, qui, dès son entrée, a pris un air grave.

Rassurez-vous, madame, je ne vous retiendrai pas longtemps. En vous quittant, tout à l'heure, je vous avais promis de vous attendre chez moi jusqu'à quatre heures...

GILBERTE.

Ecoutez-moi Gaston...

GASTON, l'interrompant.

Vous n'êtes pas venue...

GILBERTE.

Mais...

GASTON, même jeu.

Et j'avais ajouté ceci : « Si vous ne venez pas, je sais ce qu'il me reste à faire. » Vous n'êtes pas venue, ma résolution est prise, elle est irrévocable.

GILBERTE, inquiète.

Mon Dieu!

GASTON.

Je pars.

GILBERTE.

Vous partez?

GASTON.

Et je viens vous faire mes adieux.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, BARENTIN, puis BÉLOIS.

BARENTIN, qui est entré de gauche sur les derniers mots
de Gaston.

Tes adieux ? Tu pars ?

GASTON.

Je pars !

Barentin gagne le milieu.

BARENTIN.

Eh bien ! et ta construction ?

GASTON.

Je ne construis plus !

BARENTIN.

Ah ! ça, qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? où
vas-tu ?

GASTON.

A la Vera-Cruz !

BARENTIN et GILBERTE, stupéfaits ensemble.

A la Vera-Cruz ?

GASTON.

Un poste de consul est devenu vacant là-bas, on
me l'offrait depuis huit jours et j'avais refusé jusqu'à
aujourd'hui... aujourd'hui quatre heures. Je viens
d'accepter. Cette nuit, je serai à Saint-Nazaire, et
demain j'aurai quitté la France.

BARENTIN.

La Vera-Cruz ! Mais, malheureux, tu ne sais donc

pas à quoi tu t'exposes? Mais c'est le pays le plus malsain du monde!

GILBERTE, à part.

Oh! mon Dieu!

GASTON, à l'adresse de Gilberte.

Je le sais.

GILBERTE, à part.

Hein?

BARENTIN.

Le pays de la fièvre jaune!

GILBERTE, à part.

Ah! mon Dieu!

GASTON.

Je le sais!

GILBERTE, à part.

Hein!

BARENTIN.

De la fièvre noire, de la fièvre de toutes les couleurs!

GASTON.

Je le sais.

GILBERTE, à part.

Ah! mon Dieu, mon Dieu!

BARENTIN.

Mais avant de partir pour ce pays, consulte ton médecin.

GASTON.

C'est ce que j'ai fait, et il m'a dit : « Avec votre tempérament, si vous allez là-bas, vous n'en avez pas pour un mois. »

GILBERTE, se soutenant à peine.

Pas pour un mois!

BARENTIN.

Et malgré ça tu pars tout de même?

GASTON.

C'est ça qui m'a décidé.

BARENTIN.

Mais c'est un suicide!

GASTON.

Je le sais!

BARENTIN.

Ah! par exemple! (Tout à coup.) Gaston Chalindrey, il y a une femme là-dessous!

GASTON.

Ne m'interroge pas!

BARENTIN.

Si! si!

GASTON.

Non! non!

BARENTIN.

Avoue que c'est ça!

GASTON.

Eh bien, oui!

BARENTIN.

Ah! parbleu, j'en étais sûr! Elle te résiste?

GASTON.

C'est tout comme, elle ne veut pas me céder.

BARENTIN.

Et elle te laisse partir?

GASTON, après avoir regardé Gilberte.

Oui, elle me laisse partir.

BARENTIN.

Mais elle n'a donc pas de cœur, cette femme-là ?

GASTON.

Non !

BARENTIN, à Gilberte.

Toi qui es femme tu trouves qu'elle a du cœur ?

GILBERTE.

Mais je ne dis rien, mon ami.

BARENTIN.

C'est bien ce que je te reproche ! Comment ! voilà un brave garçon qui devait me faire construire un immeuble de deux cent cinquante mille francs...

GASTON, l'interrompant.

Trois cents ! J'aurais été jusqu'à trois cents.

BARENTIN.

Il aurait été jusqu'à trois cents ! (A Gilberte.) Et tu ne dis rien, tu ne bronches pas, quand il nous annonce tranquillement qu'il va se suicider, et qu'il me laisse avec ses plans sur les bras ! (A Gaston.) Mais cette femme-là n'a donc pas réfléchi aux remords qui l'attendent ? Désormais, ses nuits blanches seront peuplées d'idées noires, ton spectre lui apparaîtra pâle, fiévreux...

GILBERTE, effrayée à part.

Ah ! mon Dieu !

BARENTIN.

Et d'une voix caverneuse tu lui crieras : « Ernestine ! »

GASTON, étonné.

Ernestine ?

BARENTIN.

Ou Jeanne ou Marie, peu importe, je ne connais pas son prénom!

GASTON.

C'est juste! Va, va!

BARENTIN, reprenant.

Et ton cadavre lui criera d'une voix caverneuse : « Ernestine! (Voix sombre.) C'est toi, c'est toi qui m'as tué! »

GILBERTE, poussant un cri à part, et se cachant la figure dans les mains.

Ah!

BARENTIN, comme s'il allait continuer.

Et alors...

BÉLOIS, entrant par la gauche.

Monsieur.

BARENTIN, brusquement.

Quoi? Qu'est-ce qu'il y a encore?

BÉLOIS.

C'est le client de tout à l'heure...

BARENTIN.

Il a payé, qu'il me fiche la paix!

BÉLOIS.

C'est qu'il croit s'être trompé dans son compte...

BARENTIN.

Tant pis pour lui!

BÉLOIS, achevant.

A votre détriment.

BARENTIN, changeant de ton et vivement.

Au mien?... Alors, c'est différent... J'y vais... (Pen-

dant que Bôlois sort, à Gilberte en désignant Gaston.) Et toi, retiens-le et dis-lui aussi d'insister auprès de cette femme... (A part.) Trois cent mille francs!

Il sort par la gauche.

SCÈNE XVII

GASTON, GILBERTE, puis BARENTIN.

GILBERTE.

Jurez-moi que vous n'irez pas à la Vera-Cruz!
(Voyant qu'il ne bronche pas.) Jurez-moi que vous n'irez pas...

GASTON.

Cela dépend de vous, de vous seule.

GILBERTE, suppliante.

Mon ami...

GASTON.

La Vera-Cruz ou la Boétie!

Il remonte.

GILBERTE, poussant un cri.

Eh bien, vous ne partirez pas!

GASTON, se rapprochant.

Alors?

GILBERTE, tout bas.

Oui!

GASTON, avec joie.

Je rentre chez moi... et je vous attends!

GILBERTE.

Quand cela?

GASTON.

Mais aujourd'hui.

GILBERTE, indécise.

Aujourd'hui ?

GASTON.

Ne me remettez pas encore à demain, Gilberte, sinon...

GILBERTE, avec effroi.

Ah ! non.

GASTON.

Alors, à tout à l'heure.

GILBERTE.

Eh bien, à tout à l'heure.

GASTON.

Enfin ! Il y a un petit lunch qui vous attend depuis trois mois ! (A part.) Je savais bien que tu y viendrais !

Il sort au fond.

SCÈNE XVIII

GILBERTE, puis ANTOINETTE.

GILBERTE, seule.

La Vera-Cruz ! Ah ! non !... Jamais ! jamais !

Elle va prendre son chapeau qui est sur une chaise, à droite.

ANTOINETTE, entrant par le fond à gauche, prête à sortir et vêtue de la robe qu'on a apportée à la scène (1).

Je suis prête. Tu viens ?

GILBERTE, à part, très contrariée.

Antoinette ! Et moi qui lui ai promis...

Elle repose vivement son chapeau sur la chaise.

ANTOINETTE.

Eh bien ?

GILBERTE, embarrassée.

Je ne sais pas si je vais t'accompagner.

ANTOINETTE.

Pourquoi cela ?

GILBERTE.

J'ai un peu de migraine.

ANTOINETTE.

Raison de plus pour sortir, cela te fera du bien.

GILBERTE.

Et puis... j'ai à faire... ici.

ANTOINETTE.

Veux-tu que je reste avec toi ?

GILBERTE, vivement.

Ah ! non !

ANTOINETTE, frappée de ce ton et la regardant.

Ça t'ennuie que je reste ?

GILBERTE, très troublée.

Moi ? Pas du tout... Pourquoi veux-tu que ça m'ennuie ?

ANTOINETTE.

Alors ça te gêne ?

GILBERTE.

Me gêner ? En voilà une idée ! Non, mais tu as une foule de courses à faire... et je ne voudrais pas... Va sans moi, va.

ANTOINETTE.

Gilberte, regarde-moi en face. Tu l'as revu !

GILBERTE, vivement.

Je te jure que non!

ANTOINETTE.

Tu jures? Alors, tu mens!... (Sur un geste de Gilberte.) Tu mens!

GILBERTE, tombant sur le canapé.

Eh bien, oui, il sort d'ici!

ANTOINETTE, s'asseyant à la droite d'Antoinette.

Et il t'a demandé de venir chez lui?

GILBERTE.

Oui!... Mais si tu savais!

ANTOINETTE.

Il t'a menacée de se tuer?

GILBERTE.

Oui!

ANTOINETTE, ricanant.

Ah! ah!

GILBERTE.

Il veut aller à la Vera-Cruz pour y mourir de la fièvre jaune!

ANTOINETTE.

Le suicide! (A part.) Comme à Nice! (Haut.) Et tu t'es laissée prendre à cette comédie?

GILBERTE, froissée.

Comédie!

ANTOINETTE.

Mais ma pauvre chérie, les hommes nous menacent toujours de se tuer pour nous attendrir.

GILBERTE.

Pas lui! il est sincère, lui!

ANTOINETTE.

Ils ne paraissent jamais plus sincères que lors-

qu'ils mentent ! Tranquillise-toi, va, et dis-toi bien que tu n'es pas la première femme à qui ce monsieur fait une pareille menace.

GILBERTE, se levant et passant à gauche.

C'est possible et je me doute bien qu'il a aimé d'autres femmes avant moi ; du reste, il ne me l'a pas caché !

ANTOINETTE, se levant.

Ah ?

GILBERTE, passant derrière le canapé et allant prendre son chapeau.

Mais, comme il me l'a dit cent fois, des femmes sans importance !

ANTOINETTE, vexée.

Sans importance ?

GILBERTE.

Des aventures banales !

ANTOINETTE, même jeu.

Banales ? C'est lui qui t'a dit ça ?

GILBERTE, tout en mettant son chapeau.

Ce sont ses propres termes.

ANTOINETTE, à part.

Oh ! c'est trop fort !

GILBERTE.

Alors, tu comprends, je n'ai pas le droit d'hésiter.

ANTOINETTE, très nettement.

Gilberte, tu n'iras pas chez lui !

GILBERTE.

Je veux le voir, lui parler, lui faire de la morale.

ANTOINETTE.

On la connaît, cette morale-là, et l'on sait où elle vous conduit!

GILBERTE.

Oh! pas avec lui, tu ne le connais pas.

Elle va vers la cheminée et finit de mettre son chapeau devant la glace.

ANTOINETTE.

Je le connais comme si je l'avais vu! D'abord, un homme capable de dire des femmes qu'il a aimées... et qui l'ont aimé peut-être... que ce sont des femmes banales!... des aventures sans importance!... Ah! non, non, je ne lui pardonne pas ça!

GILBERTE, redescendait pour prendre sa voilette qui est sur la table.

Il ne s'agit pas de toi en ce moment.

ANTOINETTE.

Sans doute et c'est à toi que je pense, à toi seule, ma chérie. Si je te laissais aller chez ce monsieur aujourd'hui, mais dès demain, toi aussi tu deviendrais une femme sans importance!

GILBERTE.

Demain m'est égal! Je ne m'inquiète que d'aujourd'hui!

Elle veut remonter.

ANTOINETTE.

C'est inutile, je ne te laisserai pas sortir.

GILBERTE, s'énervant.

Ah! Antoinette!

Elle passe à droite, devant le canapé.

ANTOINETTE.

Je me suis promis de te sauver et je te sauverai, fût-ce malgré toi!

GILBERTE, affolée.

Mais lui ! lui !

ANTOINETTE.

« Au lieu de songer à lui, songe à ton mari. Tiens, tu avais peur qu'il n'eût des soupçons.

GILBERTE, haussant les épaules et remontant derrière le canapé.

Il ne se doute de rien, la preuve c'est que, tout à l'heure, il disait qu'une femme doit céder à l'homme qu'elle aime.

ANTOINETTE, vivement et allant au devant de Gilberte, de l'autre côté du canapé.

Il a dit ça ?

GILBERTE.

Là, devant moi.

ANTOINETTE.

Devant toi ?... mais alors malheureuse, il en a des soupçons, et c'était un piège qu'il te tendait.

GILBERTE, effrayée.

Tu crois ?

ANTOINETTE.

Pour te donner confiance, t'engager à aller chez monsieur Chalindrey, et en ce moment quelqu'un te guette sans doute à la porte, prêt à te suivre.

GILBERTE, très effrayée.

Tu as raison... Cette insistance de sa part... Et je n'ai pas compris !... Il sait tout !... Je suis perdue !...

Elle tombe assise à droite de la table.

ANTOINETTE.

Mais non, puisque tu n'y vas pas.

GILBERTE, affolée.

Je n'y vais pas ! Ah oui... mais lui ?

ANTOINETTE.

Quoi encore ?

GILBERTE.

Lui qui m'attend ?

ANTOINETTE.

Eh ! bien, il t'attendra.

GILBERTE.

Qu'est-ce qu'il va supposer ? (Se levant et tout à coup.)
Ah ! tu vas y aller !

ANTOINETTE, poussant un cri.

Moi !

GILBERTE.

Tu lui expliqueras le motif grave...

ANTOINETTE.

Moi, aller chez M. Chalindrey, jamais !

GILBERTE.

Tu ne peux pas me refuser ça.

ANTOINETTE, passant à gauche.

Ah ! non, demande-moi tout ce que tu voudras,
mais pas ça, pas ça !

GILBERTE.

Pourquoi ?

ANTOINETTE.

Parce que... parce que c'est une démarche trop
délicate et inutile.

GILBERTE.

Inutile ? Quand il s'agit de mon repos, de son
existence !

ANTOINETTE, très nette

Non ! non ! non !

GILBERTE,

Non ? Et, tout à l'heure, tu m'assurais de ton dévouement ! Tu me faisais de la morale ! Tu me donnais des conseils ! Tu voulais me sauver malgré moi ! Et le premier service que je demande à ton affection, tu me le refuses ! Je te crie au secours et tu m'abandonnes ! Ah ! tiens, tu n'es pas mon amie ! (sur un geste d'Antoinette.) Et puis ce n'est pas tout ça ! Tu n'y vas pas, j'y vais !

Elle remonte.

ANTOINETTE, vivement.

Eh ! bien ! non !

GILBERTE, avec joie.

Tu consens ?

ANTOINETTE.

Oui, puisqu'il n'y a que ce moyen de t'empêcher de commettre une folie.

GILBERTE.

Alors, vite, vite ! (Lui donnant sa voilette.) Tiens, prends ma voilette.

ANTOINETTE.

Oui... L'adresse ?

GILBERTE.

26, rue de la Boétie.

ANTOINETTE.

26, rue de la Boétie.

Elle se retourne vers la glace.

GILBERTE.

Ton chapeau est droit, va! va!.. Ah! ma chérie!
(L'embrassant.) Que je t'aime!

ANTOINETTE.

Ah! tu peux!

Elle sort par le fond, tandis que Gilberte reste sur le seuil
de la porte.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Une élégante garçonnière.

Au fond à droite, porte d'entrée donnant sur une antichambre avec porte donnant sur l'escalier. A gauche, une fenêtre praticable. Partant de la droite de la fenêtre et descendant presque perpendiculairement à la rampe, un paravent assez haut pour dissimuler quelqu'un. Le mouvement de fermeture de ce paravent se fait de droite à gauche. Dans le paravent, un siège. A gauche, premier plan, une porte dont le battant de droite s'ouvre de la scène sur la coulisse.

A droite, premier plan, une porte, et une autre porte, deuxième plan. Guéridon en scène au milieu un peu à gauche. A droite et à gauche de ce guéridon, un siège. Cheminée au fond entre la fenêtre et la porte d'entrée. A droite entre les deux portes, un petit bureau-secrétaire. Vase de fleurs. Sur le guéridon, un plateau avec gâteaux ; bouteille de Porto et deux verres.

SCÈNE PREMIÈRE

EDGARD, puis HORTENSE.

Au lever du rideau, Edgard est assis à droite du guéridon et lit un journal en fumant une cigarette.

EDGARD, seul, s'interrompant dans sa lecture.

Les droits de l'homme ! Toujours les droits de

l'homme!... Eh! bien, et les droits du valet de chambre? Jamais on n'en parle là-dedans des droits du valet de chambre!... Faudra que je change de journal.

HORTENSE, passant la tête à droite, premier plan.

Psst!

EDGARD, se levant.

Tiens! la petite femme de chambre du dessus.

HORTENSE, sur le seuil de la porte.

Bonjour, monsieur Edgard.

EDGARD.

Bonjour, mam'zelle Hortense.

HORTENSE.

Peut-on entrer?

EDGARD.

Comme dans du beurre. Asseyez-vous donc.

HORTENSE, s'asseyant à droite du guéridon.

Vous savez que la porte de l'escalier de service est grande ouverte?

EDGARD.

Je ne la ferme jamais.

HORTENSE.

Ah?

EDGARD.

Quand je suis là, ça m'évite la peine d'aller ouvrir.

HORTENSE.

Et quand vous êtes sorti?

EDGARD, riant.

Je rigole, en pensant qu'on est peut-être en train de dévaliser l'appartement!

HORTENSE.

Eh bien, ce n'est pas le dévouement pour votre maître qui vous étouffera jamais, vous !

EDGARD, allant s'asseoir à gauche du guéridon.

Non. J'ai des défauts, mais pas celui-là. Voyez-vous, main'zelle Hortense, je ne suis vraiment heureux que lorsque mon patron a des embêtements.

HORTENSE, riant.

Au moins vous êtes franc !

EDGARD.

Comme une pièce de vingt sous !... Non, mais quand je pense qu'il y a, de par le monde, un homme qui s'appelle Gaston Chalindrey et qui, moyennant la somme dérisoire de soixante-quinze francs par mois et quinze francs de vin, a le droit de me dire : « Edgard, donnez-moi mon chapeau !.. Edgard, cirez-moi mes chaussures !.. » et je n'ai même pas le droit de lui répondre : « Gaston, fous-moi la paix ! »

HORTENSE, riant.

Vous ne devez pas moisir dans vos places, vous !

EDGARD.

Oh ! ça ! La plupart du temps, je ne fais que mes huit jours.

HORTENSE.

Non ?

EDGARD.

Et encore c'est une façon de parler, parce que moi, quand on me flanque à la porte, je m'esbigne dans les deux heures.

HORTENSE.

Ah ! bah ! vous préférez perdre huit jours de gages et vous en aller tout de suite ?

EDGARD.

Perdre huit jours de gages ? Ah ! Hortense, tu ne le voudrais pas !

HORTENSE.

Alors, comment faites-vous, quand on refuse de vous les payer ?

EDGARD.

Ce que je fais?... Eh ! bien, j'ai une telle façon à moi de comprendre mon service qu'on se dépêche de me donner ma galette...

HORTENSE, *achevant en riant.*

Pour vous envoyer vous faire pendre ailleurs ?

EDGARD.

Voilà.

HORTENSE.

A propos de galette, madame m'a dit de vous descendre votre mois.

Elle cherche dans sa poche.

EDGARD.

Ah ! c'est vrai, c'est aujourd'hui le premier... Et ça va toujours bien, là-haut, chez votre grue de patronne ?

HORTENSE.

Ça boulotte. Tenez.

Elle lui donne un billet de banque.

EDGARD.

Merci, mam'zelle Hortense.

HORTENSE.

Ah ! vous ne vous la foulez pas pour gagner cet argent-là !

EDGARD.

D'abord, je ne me la foule jamais, c'est un prin-

cipe, mais si je ne me la foule pas, je m'expose : si mon singe apprenait jamais que c'est chez lui que le père Adam fait antichambre, pendant que je vais voir là-haut si le bon crétin est parti!

HORTENSE.

Vous ne risquez rien, puisqu'il monte par l'escalier de service et qu'il se présente ici comme inspecteur du gaz.

EDGARD.

Possible, mais...

HORTENSE.

Et sur les cent francs que madame vous donne pour ça, vous ne m'offririez même pas cent sous!

EDGARD.

Impossible, mille regrets.

HORTENSE.

Et on dit dans le quartier que vous êtes un homme à femmes!

EDGARD.

Oui, mais pas à femmes d'argent... Tout ce que je puis vous offrir, tenez, c'est un verre de Porto et des gâteaux.

Il montre le lunch préparé et remplit les verres.

HORTENSE.

Pour ce que ça vous coûte.

EDGARD.

Tiens donc! ça me coûte la peine de descendre les acheter.

HORTENSE.

Ah! c'est pour la dame que votre maître attend tous les jours?

EDGARD.

Et qui ne vient jamais... et voilà trois mois que ça dure !

HORTENSE

Ah ! non, ce que les hommes sont bêtes !

EDGARD.

C'est pour moi que vous dites ça ?

HORTENSE.

Oh !

EDGARD, se levant et passant derrière le guéridon.

Le fait est que je suis idiot de perdre mon temps à parler de mon singe quand je suis avec une jolie fille comme vous !

Il lui prend la taille et veut l'embrasser.

HORTENSE, se débattant et gagnant la gauche.

Ah ! non, vous savez ! A bas les pattes ! D'abord, moi, je suis comme madame : pas d'argent, pas de Suisse.

EDGARD.

Oh ! Je ne demande pas à voir Guillaume Tell.

Il l'embrasse.

HORTENSE.

Voulez-vous bien me laisser !

EDGARD.

Jamais !

Il l'embrasse.

HORTENSE, qui se défend plus mollement.

Et puis je n'ai pas le temps... monsieur Edgard... Nous attendons le père Adam aujourd'hui.

EDGARD.

Raison de plus pour ne pas me laisser à la porte du Paradis !

HORTENSE, ne luttant plus.

Ah! que c'est bête!

Il s'assied sur la chaise à gauche du guéridon, l'attire sur ses genoux et l'embrasse en la tenant dans ses bras. — Gaston paraît par le fond sans être vu des deux autres personnages.

EDGARD, d'une voix lyrique.

Hortense, je crois que nous allons passer un bon moment!

SCÈNE II

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, les bras croisés et froidement.

Je ne le crois pas!

EDGARD, se levant, à part.

Le singe!

HORTENSE, à part.

Ah! flûte!

GASTON.

Eh! bien, ne vous gênez pas!

EDGARD.

Je vais expliquer à monsieur... mademoiselle est... est...

Il cherche.

GASTON.

Votre cousine, n'est-ce pas?

EDGARD, vivement.

Justement, monsieur, c'est ma cousine.

GASTON.

Ce n'est pas vous qui avez trouvé ça, mon ami, c'est moi, alors ça ne prend pas.

EDGARD.

Mais...

HORTENSE.

Monsieur a tout à fait raison, il ne faut jamais dire des bêtises aux gens intelligents.

GASTON.

Vous avez l'air assez intelligent, vous, pour ne pas attendre qu'on vous dise de vous en aller...

HORTENSE, achevant.

Pour me retirer? Parfaitement, monsieur. (saluant Gaston.) Monsieur... (Sortant et blagueuse à Edgard.) Au revoir, mon cousin!

EDGARD, à part, embêté.

C'est malin, ce qu'elle dit là!

Hortense sort par la droite, premier plan.

SCÈNE III

GASTON, EDGARD.

GASTON, furieux.

Alors, quand je ne suis pas ici, voilà ce qui s'y passe!

EDGARD.

Monsieur n'a pas besoin de se mettre en colère, je conviens de mes torts.

GASTON.

C'est encore heureux.

EDGARD.

Mais que monsieur me permette cependant de lui faire remarquer que ce qui est arrivé est un peu de la faute à monsieur.

GASTON, ahuri.

Quoi ?

EDGARD.

Dame ! quand monsieur est parti à quatre heures, comme d'habitude, si monsieur m'avait dit : « A tout à l'heure, Edgard, » je me serais méfié.

GASTON.

Alors, il faut que je vous donne des explications quand je ?... (s'arrêtant et humant l'air.) Ah ! ça, mais on a fumé ici !

EDGARD.

Naturellement.

GASTON.

Vous vous êtes permis... ?

EDGARD.

J'ai eu tort, mais monsieur n'avait qu'à me dire : « A tout à l'heure, Edgard. »

GASTON.

Oh ! taisez-vous ! je vous le conseille !.. C'est une infection ici ! Et une dame va venir dans un instant !

EDGARD, à mi-voix.

Oh ! ma mère !

GASTON.

Vous dites ?

EDGARD.

Rien, monsieur, un souvenir que j'envoie à ma mère.

GASTON.

Je vous prierai, à l'avenir, de ne pas envoyer de souvenir à votre mère quand je vous parle.

EDGARD.

Bien, monsieur.

GASTON, allant prendre un vaporisateur et vaporisant le salon.

Mais allez donc ouvrir la fenêtre au lieu de rester là comme un imbécile !

EDGARD, froissé.

Imbécile est de trop, je puis ouvrir sans ça.

Il va ouvrir la fenêtre.

GASTON, à lui-même.

Dans quelques instants, l'air sera renouvelé.

EDGARD, redescendant et apercevant le lunch avec terreur.

Oh !

Il s'avance avec précaution et prenant le plateau il s'apprête à l'emporter en tâchant de le dissimuler.

GASTON, voyant qu'Edgard s'éloigne avec le plateau.

Eh ! bien, qu'est-ce que vous faites !.. Où allez-vous ? (Allant à lui.) Voulez-vous bien me répondre quand je vous parle ?... Je vous dis qu'une dame va venir, laissez le lunch ici. (Il le retourne et voyant le désordre du plateau.) Oh ! Oh !..

EDGARD, à part.

Pincé !

GASTON.

Mais on a bu ! on a mangé !

EDGARD.

Naturellement. Si monsieur m'avait dit : « A tout à l'heure. Edgard. »

GASTON, furieux.

Ah! taisez-vous avec votre phrase! Cette fois, ça dépasse les bornes! Vous pouvez chercher une autre place!

EDGARD.

Monsieur me renvoie?

GASTON.

Parfaitement!

EDGARD, tranquillement.

Bien.

Il pose le plateau sur le guéridon et ôte son tablier, tout en se dirigeant vers la droite.

GASTON.

Où allez-vous?

EDGARD.

Faire ma malle.

GASTON.

Vous la ferez plus tard votre malle, dans huit jours.

EDGARD.

Moi, quand on me renvoie, j'ai l'habitude de m'en aller tout de suite, c'est mon droit.

GASTON.

A votre aise, seulement comme vous me devez huit jours, si vous partez, je vous retiens ces huit jours-là... C'est mon droit aussi à moi!

EDGARD.

Monsieur ferait ça?

GASTON.

Absolument.

EDGARD, à mi voix.

O ma sœur!

GASTON.

Plait-il?

EDGARD.

Rien, un souvenir que j'envoie à ma sœur.

GASTON.

Vous avez décidément le culte de la famille ; mais que cela ne vous empêche pas de remettre votre tablier.

GASTON, remettant son tablier.

Je le remets, monsieur.

GASTON.

Et maintenant, écoutez-moi : dans un instant, une dame va venir.

EDGARD.

Je connais la phrase.

GASTON.

Vous dites?

EDGARD.

Je dis je connais la phrase, monsieur me la répète tous les jours depuis trois mois.

GASTON.

Je vous dispense de vos réflexions. Quand cette dame sera là, vous la prierez d'attendre quelques instants et vous viendrez me prévenir dans ma chambre. (Il indique la gauche.) Et en dehors de cette dame, je n'y suis pour personne.

EDGARD, à part.

Oui, mon vieux.

GASTON.

C'est compris?

EDGARD.

Parfaitement.

GASTON.

Et maintenant l'air est renouvelé, fermez cette fenêtre et enlevez ce plateau... goinfre!... (A lui-même.) Voyons si tout est en ordre de ce côté.

Il entre à gauche.

SCÈNE IV

EDGARD, puis BARENTIN.

EDGARD, seul tout en allant fermer la fenêtre.

Et vous croyez que j'étoufferais de dévouement pour un coco pareil!... (A l'adresse de Gaston.) Ah! tu ne veux pas me laisser partir tout de suite ou tu me retiens mes huit jours!.. Eh bien! mon vieux, je parie l'encaisse de la Banque de France contre un sou qu'avant ce soir c'est toi-même qui me supplieras de m'en aller! (On entend sonner à la porte d'entrée.) On sonne?... La dame?... Ah! Elle se serait décidée à venir?... Je vais lui dire deux mots à cette enfant-là!... (Il remonte et au moment d'ouvrir la porte du fond.) Ah! J'ai une bonne nature, mais faut pas qu'on me brosse à rebrousse poil! (Il ouvre la porte du fond, traverse l'antichambre et va ouvrir la porte d'entrée. Barentin paraît, à part.) Tiens, un homme!

BARENTIN.

Dites-moi, mon ami, votre maître est-il chez lui?

EDGARD, hésite un instant, puis vivement.

Parfaitement monsieur. (Très empressé.) Entrez donc! (A part.) Ah! tu n'y es que pour cette dame!

Il referme la porte.

BARENTIN, à lui-même, descendant.

C'est égal, c'est raide de se présenter chez quelqu'un qu'on ne connaît pas, même de nom, pour lui demander des renseignements sur sa voisine.

EDGARD, descendant.

Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir, je vais prévenir monsieur. (A part, tout en se dirigeant vers la gauche.) Ah! tu n'y es que pour une dame! Eh bien! je te ménage un tête-à-tête avec un homme! (Frappant à la porte de gauche. Haut.) Monsieur, on est là! (A part, allant vers le guéridon.) Je me tords!

SCÈNE V

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, entrant vivement et croyant se trouver en face de
Gilberte.

Enfin!

BARENTIN, poussant un cri en le reconnaissant.

Ah!

GASTON, même cri.

Ah!

Il s'arrête interdit.

EDGARD, à part.

Tableau!

Il prend le plateau.

BARENTIN.

Toi!

GASTON, à part.

Il sait tout!

BARENTIN.

Ah! ça, comment se fait-il?... Je suis ici chez toi?

GASTON, vivement.

Tu ne le savais pas?

BARENTIN.

Mais non.

EDGARD, à part.

C'est encore plus drôle que je ne croyais!

BARENTIN.

Tu as donc deux appartements?

GASTON, à part.

Il ne sait rien. (Haut.) Je vais te dire...

BARENTIN.

Ah! je devine, cachottier! Celui-ci c'est pour recevoir ta femme mariée?

EDGARD, s'avançant.

Oui, monsieur!

GASTON, vivement.

Hein! Qu'est-ce qui vous parle à vous? Voulez-vous me faire le plaisir de vous en aller.

EDGARD.

Bien.

GASTON.

Et je n'y suis pour personne, vous entendez cette fois, pour personne!

EDGARD.

Même pour la dame que monsieur attend?

GASTON.

Parfaitement, même pour la dame que j'attends. Vous lui direz que je ne puis la recevoir. Quand je

suis avec mon vieil ami Barentin, je n'y suis pour personne.

EDGARD, à part, étonné.

Barentin? Mais c'est le bon crétin de là-haut!

GASTON, répétant.

Pour personne.

BARENTIN, protestant.

Mais non, mais non!... Comment, elle se décide à venir? et tu la renverrais à cause de moi? Jamais! Quand elle sonnera, je filerai par l'escalier de service.

GASTON.

Ta parole?

BARENTIN.

Ma parole.

GASTON.

Soit. (A Edgard qui emporte le plateau.) Vous ferez entrer cette dame dans le petit salon et vous la prierez d'attendre.

EDGARD, à part.

Compte là-dessus, mon chéri!

Il se dirige vers la droite, premier plan, et disparaît.

Bruit de verre cassé.

GASTON, à la porte de droite.

Qu'est-ce que c'est?

EDGARD, repassant la tête.

Rien! c'est la bouteille de Porto qui a chaviré.

Il disparaît.

GASTON, furieux.

Le Porto?

BARENTIN, le retenant.

Laisse donc, laisse donc! (Changeant de ton.) Alors tu ne pars plus? Et tu fais toujours construire?

GASTON.

Oui, oui. Mais ça n'est pas tout ça, dis-moi d'abord ce que tu viens faire ici?

BARENTIN.

Eh bien, voilà. J'ai une petite bonne amie.

GASTON, vivement.

Toi? Tiens! Tiens!

BARENTIN.

Oh! je sais bien ce que tu vas me dire : c'est mal de tromper une femme qui vous achète quarante-deux bouquets pour votre fête, mais que veux-tu!

GASTON, indulgent.

Oui, oui, ta chair est faible.

BARENTIN.

Voilà! (Levant les yeux au plafond.) Et sa chair à elle est si rose, si parfumée avec des petites fossettes partout.

GASTON.

Pourquoi regardes-tu le plafond en disant ça?

BARENTIN.

Parce qu'elle demeure là-haut.

GASTON, poussant un cri.

Hein!... Ta maîtresse? ici? dans la maison!

BARENTIN.

Mais oui, c'est ta voisine du dessus, Emilienne Dupont d'Arcole.

GASTON, à part.

Sapristi!

BARENTIN.

Elle s'appelle Dupont tout court, mais il y a tant de Dupont en France qu'elle a ajouté d'Arcole.

GASTON.

Tout ça ne m'explique pas ta présence ici.

BARENTIN.

Voilà... Je suis jaloux. Me trompe-t-elle ou ne me trompe-t-elle pas? Alors j'ai résolu de faire une enquête auprès de ses voisins.

GASTON.

Quoi? C'est pour ça?...

BARENTIN.

Oui!

GASTON.

Mais tu es dégoûtant!

BARENTIN.

Je le sais, mais je suis jaloux... Dis-moi, n'as-tu jamais rien entendu raconter sur son compte?

GASTON.

Non, et j'étais même loin de me douter que ma voisine fût une cocotte.

BARENTIN, froissé.

Ah! je t'en prie, Gaston, ménage tes expressions. Dupont d'Arcole n'est pas une cocotte, c'est une chanteuse; seulement son docteur lui a défendu de chanter.

GASTON.

Pourquoi?

BARENTIN.

Parce qu'elle a la voix d'une telle fraîcheur que, chaque fois qu'elle chante, elle s'enrhume.

GASTON.

Non ?

BARENTIN.

Alors, tu ne sais rien sur son compte ?

GASTON.

Rien.

BARENTIN.

C'est bien... je vais continuer mon enquête chez les autres locataires... Je vais aller en dessous.

Il remonte.

GASTON, à part.

Pour qu'il rencontre sa femme dans l'escalier ! Ah ! non !

BARENTIN.

C'est que je ne suis pas un jobard, moi !

GASTON, le faisant redescendre.

Mais tu vas te faire flanquer à la porte de partout, avec ton enquête !

BARENTIN.

Tu crois ?

GASTON.

Parbleu ! Ecoute : tu vas monter tout de suite chez mademoiselle Dupont.

BARENTIN, rectifiant.

D'Arcole.

GASTON.

D'Arcole... et tu n'en bougeras pas avant que je ne t'aie fait chercher.

BARENTIN.

Mais je ne vois pas...

GASTON.

Attends donc! Une fois que tu es là-haut j'interroge adroitement mon domestique...

BARENTIN, vivement.

Oui, je comprends! Il doit connaître la femme de chambre d'Emilienne...

GASTON.

Voilà.

BARENTIN.

Pour te remercier, je vais te remplacer la bouteille de Porto qui a chaviré, il y en a d'excellent là-haut.

GASTON.

Mais non!

BARENTIN.

Mais si, pour ta femme mariée. Laisse-moi lui offrir ça. (Sonnerie.) C'est elle, je me sauve.

Il remonte vers le fond.

GASTON, vivement le rattrapant.

Ah! non! pas par là!... par l'escalier de service.

BARENTIN.

C'est vrai.

Gaston l'entraîne vers la droite au moment où Edgard entre vivement par la droite, deuxième plan, pour aller ouvrir la porte d'entrée.

GASTON, à Edgard.

Attendez un instant. Avant de faire entrer cette dame. (Gaston suit Barentin, qui sort à droite. Alors Edgard se précipite et disparaît par le fond pour aller ouvrir vivement. Gaston. à part.) Ce que je vais déménager demain, moi! (il sort et on l'entend au dehors.) Non, pas par là, l'autre, mais non... Attends.

SCÈNE VI

EDGARD, ANTOINETTE, avec une voilette épaisse,
puis GASTON.

EDGARD, reparaissant précipitamment.

Entrez, madame, entrez vite!... Monsieur, c'est...
(A part, voyant que Gaston et Barentin ne sont plus là.) Ils
sont partis?... Raté!...

Il s'efface pour laisser entrer Antoinette.

ANTOINETTE, un peu troublée, à part.

Chez lui!... Je suis chez lui!

EDGARD, à part, regardant Antoinette.

C'est raté! (Ayant une idée.) Oh!... Attends, mon
vieux Gaston, je vais arranger les affaires. (Haut, très
empressé.) Qui dois-je annoncer à mon maître? La
petite actrice des Variétés?

ANTOINETTE, répétant, étonnée.

La petite actrice des?...

EDGARD.

Ou la danseuse de l'Olympia?

ANTOINETTE.

La danseuse?...

EDGARD.

A moins que ce soit la dompteuse de chez Bostock?
Il vient tant de femmes ici que je m'y perds!

ANTOINETTE.

Dites simplement à votre maître que c'est la dame
qu'il attend.

EDGARD, à part.

Elle ne bronche pas ! Et c'est une femme mariée !
faut-il qu'elle ait du vice dans la peau !

Il entre à droite, premier plan.

ANTOINETTE, seule.

Pauvre Gilberte !... Et voilà l'homme aux ser-
ments duquel j'ai failli me laisser prendre !

Gaston paraît de droite, premier plan.

SCÈNE VII

GASTON, ANTOINETTE.

GASTON, avec élan, se précipitant vers Antoinette, les bras
ouverts pour l'embrasser.

Enfin ! C'est vous ! Ah ! Gilberte !... (Antoinette ôte
sa voilette. Il recule stupéfait en la reconnaissant.) Antoi-
nette !... Madame Planturel !... Vous !... ici !...

ANTOINETTE, froidement.

Vous me connaissez, monsieur ?

GASTON, de plus en plus décontenancé.

Si je vous connais ?

ANTOINETTE.

Il doit y avoir erreur, car moi je vous vois au-
jourd'hui pour la première fois.

GASTON.

Mais...

ANTOINETTE, sur un ton qui n'admet pas de réplique.

Pour la première fois.

GASTON, se remettant.

Ah ?... Soit. (Un peu ironique.) Je vous demande par-

don, mais je croyais avoir eu déjà le plaisir de vous rencontrer à Nice.

ANTOINETTE, semblant chercher.

A Nice?... Je ne me rappelle pas, monsieur.

GASTON.

Vraiment? Vous ne vous rappelez pas, à Nice, un homme qui vous aimait?

ANTOINETTE.

C'est un signalement un peu vague, avouez-le.

GASTON.

Je vais préciser... un homme qui vous aimait et à qui vous aviez accordé un rendez-vous chez lui, là-bas.

ANTOINETTE, comme se souvenant.

Ah! oui.

GASTON.

La mémoire vous revient.

ANTOINETTE.

Oui... oui... je me souviens en effet d'une aventure dans le genre de celle que vous dites. Mais cet homme-là, monsieur, ça ne peut pas être vous.

GASTON.

Comment, ça ne peut pas être?...

ANTOINETTE, avec une tristesse exagérée.

Non, car celui dont vous parlez est mort.

GASTON.

Mort?

ANTOINETTE.

Sans doute, puisqu'il avait juré de se jeter dans la Méditerranée si je ne lui cétais pas.

GASTON, à part, très gêné.

Aïe !

ANTOINETTE.

Et comme vous êtes vivant, vous, monsieur, très vivant, vous voyez donc bien qu'il y a erreur et que nous nous rencontrons réellement aujourd'hui pour la première fois.

GASTON, se remettant.

Soit, madame, mettons qu'il y ait erreur, et veuillez m'expliquer le motif de votre visite, car je ne suppose pas que vous soyez venue chez un monsieur que vous ne connaissez pas tout simplement pour lui raconter...

ANTOINETTE.

Une histoire ancienne ? Non, mais une autre toute nouvelle, et qui ressemble beaucoup à la première.

GASTON.

Comprends pas.

ANTOINETTE.

Vous allez comprendre.

Elle s'assied à gauche du guéridon.

GASTON, à part, très ennuyé.

Comment, elle s'installe ? Et Gilberte qui va venir ?

Il se tient debout près de la chaise qui est à droite du guéridon et il écoute sans faire de geste, en exprimant simplement par la physionomie — pour le public — qu'il comprend peu à peu où veut en arriver Antoinette.

ANTOINETTE.

J'ai une amie... une amie qui se trouve aujourd'hui dans la même situation où je me suis trouvée,

à Nice... elle est, paraît-il, aimée d'un homme qui lui a juré, à elle aussi, de se tuer si elle lui résistait... Comme mon amie est une nature tendre, naïve, elle allait céder... heureusement je suis arrivée à temps ! Oh ! tout juste, car elle mettait son chapeau pour aller... chez la personne en question. Je l'ai raisonnée, je lui ai laissé entendre qu'elle allait se lancer dans une de ces aventures que les hommes traitent si facilement d'aventures banales ; qu'elle s'exposait à passer un jour ou l'autre pour une femme sans importance ; bref je lui ai fait comprendre qu'elle allait commettre une faute irréparable. Et elle l'a si bien compris qu'elle a retiré son chapeau, qu'elle est restée chez elle et qu'elle m'a chargée, pour ne pas vous faire attendre inutilement, de vous prévenir qu'elle ne viendrait pas.

GASTON, légèrement penaud.

Vous connaissez madame Barentin ?

ANTOINETTE.

C'est ma meilleure amie. Et voilà qui vous explique ma présence chez vous. Et j'ajoute que, sachant par moi-même ce que valent les serments des hommes, j'ai été trop heureuse de cette occasion d'épargner à mon amie une déception cruelle.

GASTON, très vexé, mais ne voulant pas le paraître. Après un temps.

C'est très bien ce que vous avez fait là... très moral surtout... oui, voilà le mot, je le cherchais, je l'ai trouvé, c'est très moral.

ANTOINETTE, ironique.

N'est-ce pas ? (Se levant.) Je suis ravie de vous l'entendre dire... Ma mission étant terminée, je... c'est-à-dire, non, j'ai encore quelque chose à vous demander.. Vous permettez ?

GASTON.

Je vous en prie.

ANTOINETTE.

Eh bien, promettez-moi qu'après mon départ, vous ne vous tuerez pas par amour pour madame Barentin?... Que je parte avec la satisfaction d'avoir sauvé aujourd'hui la vie d'un homme qui s'est déjà tué pour moi il y a un an!... Alors, je puis dire à mon amie qu'elle se tranquillise sur votre sort?

GASTON.

Vous pouvez le lui dire.

ANTOINETTE.

Ah! merci, monsieur, merci!

Elle va pour remonter.

GASTON.

Et je vous autorise même à ajouter ceci : c'est qu'il n'y aurait bientôt plus d'hommes sur la terre, s'ils étaient assez naïfs pour se tuer chaque fois qu'ils ont affaire à des coquettes qui se moquent d'eux.

ANTOINETTE, redescendant un peu.

Une coquette, madame Barentin?

GASTON.

Coquette, parfaitement, comme les autres, du reste, comme vous! Comme vous surtout!

ANTOINETTE, indignée.

Comme moi surtout? Ah! par exemple! Vous n'avez pas le droit de parler ainsi!

GASTON.

Alors, pourquoi n'êtes-vous pas venue au rendez-vous, là-bas, à Nice?

ANTOINETTE.

Parce qu'au dernier moment, j'ai pensé à mon

mari, et j'estime qu'une femme n'a pas le droit de tromper son mari quand il a toujours été fidèle.

GASTON.

Vous aviez dit oui cependant.

ANTOINETTE.

J'avais dit oui parce que j'étais affolée ; vous veniez de me faire votre grande et habituelle menace de vous tuer si je ne vous cédaï pas... Vous tuer ! vous n'y avez pas songé un instant !

GASTON, tranquillement.

Pas un instant.

ANTOINETTE.

Ayez au moins la pudeur de ne pas me l'avouer en face.

GASTON.

Si, madame, je l'avoue, et je m'en vante, puisque vous n'avez pas compris toute la délicatesse de cette menace-là.

ANTOINETTE, stupéfaite.

La délicatesse ?

GASTON.

Parfaitement. Vous parlez de ma pudeur, mais je ménageais la vôtre, en vous jurant de me tuer, si vous ne veniez pas chez moi, car alors, ce n'était plus à un coupable rendez-vous d'amour que vous alliez, mais vers un but plus noble, plus élevé... pour sauver la vie d'un homme ! Et au lieu de sonner timidement à ma porte, comme une femme qui va commettre une faute, cela vous permettait de carillonner hardiment comme quelqu'un qui va accomplir une action morale et digne d'éloge... et qui se dépêche !... Ce n'était pas délicat ce que j'avais trouvé là ? ce n'était pas gentil ?

ANTOINETTE.

Allons donc ! Comédie !

GASTON.

Non, madame, pas comédie ! Et je serais bien étonné si, un jour ou l'autre, vous n'appreniez pas à vos dépens qu'on ne se moque pas impunément de l'amour.

ANTOINETTE, avec pitié.

L'amour !

GASTON.

Oui, madame, car, non contente de lui avoir joué une vilaine farce à Nice, vous lui en jouez une nouvelle aujourd'hui, mais je suis bien tranquille, il prendra sa revanche, l'amour, il la prendra !

ANTOINETTE.

Vous croyez ?

GASTON, la regardant.

Et tenez, il va la prendre tout de suite !

ANTOINETTE.

Vraiment ? Et comment ça ?

GASTON.

Oh ! d'une façon bien simple. Aujourd'hui j'attendais madame Barentin, vous vous êtes arrangée pour qu'elle ne vienne pas, tant pis pour vous !

ANTOINETTE, inquiète.

Comment, pour moi ?

GASTON.

Vous avez commis l'imprudence de vous jeter dans la gueule du loup, eh bien, le loup va vous croquer, madame !

ANTOINETTE, effrayée.

Hein? (Voyant que Gaston va fermer la porte du fond.)
Monsieur, que faites-vous?

GASTON, retirant la clé et la mettant dans sa poche.
Je vous coupe la retraite!

ANTOINETTE.

Monsieur, je vous prie d'ouvrir cette porte!

GASTON.

Non, madame.

ANTOINETTE.

De l'ouvrir tout de suite!

GASTON, revenant vers elle.

Jamais!

ANTOINETTE.

Voyons, monsieur, ce n'est pas sérieux?

GASTON.

Je vous demande pardon... Voulez-vous me permettre de vous aider à enlever votre délicieux chapeau?

ANTOINETTE.

Mon chapeau? Mais je le garde, mon chapeau!

GASTON.

Vous avez tort, car je vais sûrement l'abimer.

ANTOINETTE.

Comment, l'abimer?

GASTON.

En vous embrassant.

Il s'approche d'elle.

ANTOINETTE, s'éloignant.

Vous oseriez?...

GASTON.

Vous devez bien comprendre que si je vous ai enfermée, ce n'est pas pour vous laisser partir ainsi.

ANTOINETTE, se sauvant.

Mais c'est infâme ! Mais c'est épouvantable !

GASTON.

Oh ! vous avez beau chercher à retarder la revanche de l'amour, il la prendra, madame, il la prendra !

ANTOINETTE, se débattant.

Laissez-moi ! Laissez-moi !

GASTON, lui prenant la taille.

Jamais ! Il y a un an que je vous attends ! Antoinette ! Ma petite Toinon chérie !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BARENTIN.

EDGARD, entrant brusquement de droite et annonçant d'une voix forte.

M. Barentin !

Antoinette pousse un cri et se dégage stupéfaite. Barentin paraît derrière Edgard. Il tient à la main une bouteille de Porto.

BARENTIN, reconnaissant Antoinette.

Madame Planturel !

Edgard sort en se frottant les mains.

ANTOINETTE, atterrée.

Monsieur Barentin !

BARENTIN, d'un air enchanté.

C'était madame Planturel ! (A part.) Et c'est nous qui sommes cocus à Paris !

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins EDGARD.

BARENTIN, gaiement.

C'était vous la femme mariée qu'il attendait !

ANTOINETTE.

Mais non ce n'est pas moi, je vous jure que ce n'est pas moi !

BARENTIN, d'un air entendu.

Ne vous défendez donc pas, je trouve ça très drôle !

ANTOINETTE, à Gaston.

Mais parlez, monsieur... dites donc que ce n'est pas moi que vous attendiez !

GASTON.

En effet, ce n'est pas madame.

ANTOINETTE, triomphante.

Là !

BARENTIN, d'un air entendu.

Non, non, c'est une de vos amies, sans doute ?

ANTOINETTE.

Justement, une de mes amies... qui m'avait chargée de venir à sa place pour... pour...

BARENTIN, même jeu.

Pour lui faire de la morale ?

GASTON.

Voilà.

ANTOINETTE.

Voilà.

BARENTIN, riant.

Du reste, je l'ai bien vu tout de suite, en entrant, qu'il s'agissait de morale.

ANTOINETTE.

Hein ! Il ne me croit pas !

GASTON.

Ecoute, Barentin, il n'y a qu'un seul coupable ici...

BARENTIN, riant.

C'est moi !

GASTON, machinalement.

Oui... c'est-à-dire non...

BARENTIN.

Aussi je m'en vais.

GASTON.

Barentin, non, reste.

ANTOINETTE, suppliante.

Monsieur Barentin !

BARENTIN.

Mais rassurez-vous, je n'ai rien vu, je ne sais rien, je ne dirai rien.

ANTOINETTE, tombant assise.

Ah ! c'est affreux ! C'est affreux !

GASTON.

Ecoute, Barentin, je te donne ma parole...

BARENTIN, lui mettant la bouteille dans la main.

Et moi je te donne cette bouteille de Porto... (A part, sortant en riant.) Tous cocus à Paris !

Il sort par la droite, premier plan.

SCÈNE X

ANTOINETTE, GASTON.

ANTOINETTE.

Me voilà compromise ! Me voilà compromise ! Et cela pour avoir voulu sauver une amie !

GASTON.

La voyez-vous aujourd'hui la conséquence de ce qui n'est pas arrivé il y a un an ?

ANTOINETTE.

La conséquence ?

GASTON.

Parfaitement, car si je lui ai fait la cour à madame Barentin, c'est pour tâcher de vous oublier.

ANTOINETTE, se levant nerveuse.

Vraiment ! Et la petite actrice des Variétés ?

GASTON, sans comprendre.

La petite actrice des Variétés ?

ANTOINETTE.

Et la danseuse de l'Olympia ? Et la dompteuse de chez Bostock ?

GASTON, stupéfait.

Hein ?

ANTOINETTE.

Ne niez pas, c'est votre domestique lui-même qui m'a mise au courant.

GASTON, se tournant vers la droite, à l'adresse d'Edgard.

Ah ! par exemple !... Mais c'est une calomnie !

ANTOINETTE.

Allons donc !

GASTON.

Il n'est jamais venu de femme ici !

ANTOINETTE, sans l'écouter s'attendrissant à mesure et finissant dans les larmes.

Ah ! certes oui, j'ai bien fait de ne pas vous céder à Nice, car aujourd'hui vous me tromperiez à l'heure et à la course, et je serais malheureuse, ah ! oui, bien malheureuse !

Elle tombe assise.

GASTON, avec joie.

Comment, vous pleurez ?

ANTOINETTE.

Non, ce sont les nerfs !

GASTON.

Vous pleurez et à cause de moi !... Mais vous m'aimez encore ! Mais vous m'aimez toujours !

ANTOINETTE, se levant.

Moi ? Ah ! non ! Ah ! non !

GASTON.

Et si vous êtes venue ici, c'est moins pour sauver votre amie que par jalousie.

ANTOINETTE, indignée.

Oh ! Oh !

GASTON.

Et la jalousie, c'est de l'amour !

ANTOINETTE, pleurant.

Je vous déteste au contraire, entendez-vous, je vous déteste !

GASTON.

Je n'en crois plus rien ! (Avec feu.) Antoinette !

ANTOINETTE, très digne.

Je m'appelle madame Planturel, monsieur, et je vous prie de me laisser partir.

Elle veut remonter vers la porte du fond.

GASTON, se mettant devant elle.

Jamais ! vous m'aimez, j'en suis sûr maintenant, et je vous aime !

ANTOINETTE.

Ecoutez-moi, c'est très sérieux. Voulez-vous m'ouvrir cette porte ?

GASTON, tendrement.

Non.

ANTOINETTE, courant vers la fenêtre.

Alors j'ouvre cette fenêtre et j'appelle au secours.

GASTON, se précipitant pour l'empêcher.

Mais c'est fou !

ANTOINETTE, ouvrant la fenêtre.

C'est vous qui l'aurez voulu !

Elle se penche à la fenêtre, en dehors.

GASTON.

Antoinette !

ANTOINETTE, se rejetant vivement en arrière, et poussant un cri.

Ah !

GASTON.

Qu'y a-t-il ?

ANTOINETTE, repoussant les battants de la fenêtre.

Mon mari !

GASTON.

Votre mari ?

ANTOINETTE.

Dans la rue ! Il est entré dans la maison !

GASTON.

Ce n'est pas possible !

ANTOINETTE, affolée.

Il m'a suivie ! Il m'a suivie !

GASTON.

Ne vous affolez pas. Il connaît peut-être quelqu'un ici.

ANTOINETTE, très agitée.

Non ! non ! je vous dis qu'il vient ici ! Et il ne voudra jamais croire, lui non plus !... Ah ! je suis perdue !

GASTON.

Non, vous n'avez qu'à descendre par l'escalier de service.

ANTOINETTE.

Qui vous dit qu'il ne me guette pas en bas dans le vestibule ?

GASTON, réfléchissant.

Sapristi !... Attendez ! Je vais téléphoner au concierge... Ah ! dites-moi, comment est-il ?

ANTOINETTE.

Qui ça ?

GASTON.

Mais votre mari, vous savez bien que je ne le connais pas.

EDGARD, dans la coulisse.

Entrez donc, monsieur.

ANTOINETTE, défaillante.

Lui ! c'est lui !...

GASTON, indiquant la gauche.

Entrez dans cette chambre, vite, vite !... Je vais le recevoir !

Il se retourne vers la droite et ne s'occupe plus d'elle.

ANTOINETTE, cherchant à marcher, à elle-même.

Peux pas ! Peux pas !...

Incapable de faire un pas de plus, elle tombe assise sur le fauteuil, derrière le paravent. A ce moment la porte de droite s'ouvre et Planturel est projeté en scène par Edgard.

SCÈNE XI

LES MÊMES, PLANTUREL. EDGARD.

EDGARD, annonçant derrière Planturel.

Monsieur Lepère Adam, inspecteur du gaz !

ANTOINETTE, derrière le paravent, à part, sans pouvoir voir ce qui se passe en scène.

Ce n'est pas lui !

GASTON, à part.

Lepère Adam ? Ce n'est pas le mari !

PLANTUREL, à part, ahuri.

Pourquoi me fait-il entrer ici ?

EDGARD, à part.

Si cette fois il ne me flanque pas à la porte !

GASTON, à part.

Oh ! quelle idée ! (A Edgard.) Laissez-nous, Edgard !

EDGARD, à part.

Encore raté !... Je vais trouver autre chose.

Il sort par la droite, premier plan.

SCÈNE XII

ANTOINETTE, GASTON, PLANTUREL.

GASTON.

Monsieur l'inspecteur du gaz, c'est le ciel qui vous envoie.

PLANTUREL, très inquiet.

Il y a une fuite dans l'appartement ?

ANTOINETTE, à part.

Cette voix !

GASTON.

Non, il ne s'agit pas de fuite... ou plutôt si... enfin vous pouvez me rendre un immense service.

PLANTUREL.

Un immense service ? Très volontiers.

ANTOINETTE, à part.

C'est lui !

GASTON.

Son mari est dans la maison !

ANTOINETTE, à part.

Mais il est fou !

PLANTUREL.

Quel mari ?

GASTON.

Le mari de la dame qui est cachée dans cette chambre.

Il indique la chambre de gauche dans laquelle il croit qu'Antoinette est entrée.

PLANTUREL, gaiement.

Ah! il y a une dame?...

GASTON.

Oui. Et elle n'ose pas partir d'ici de peur qu'il ne la guette sous le vestibule.

PLANTUREL, riant.

Et vous voulez que j'aille voir si le mari est en bas?

GASTON.

Voilà!

ANTOINETTE, à part.

C'est à lui qu'il demande ça!

PLANTUREL.

Mais rien de plus facile.

GASTON, lui serrant la main.

Ah! monsieur, comment vous remercier!

PLANTUREL.

Mais de rien, monsieur. (Gaiement.) Les maris, tous cocus, à Paris, tous!

GASTON.

Vous êtes trop aimable... J'ai un ami qui est administrateur de la compagnie du gaz, je lui dirai de ne pas oublier monsieur Lepère Adam.

PLANTUREL.

Mais dites-moi, comment est-il, le mari? C'est que je ne le connais pas.

GASTON.

Moi non plus.

PLANTUREL.

Vous n'êtes pas son ami ?

GASTON.

Je ne l'ai jamais vu.

PLANTUREL.

Non ? Ah ! quelle imprudence, monsieur. Mais il faut toujours connaître le mari. Un hasard peut vous mettre nez à nez avec lui, et voyez à quels dangers vous vous exposez.

GASTON.

En ce moment, je ne le vois que trop.

PLANTUREL.

Mais comment le reconnaître alors ?

GASTON.

Attendez, sa femme allait me donner son signalement quand vous êtes entré, je vais le lui demander.

PLANTUREL.

C'est ça.

ANTOINETTE, à part.

Ah ! mon Dieu ! que faire !

Gaston se dirige rapidement vers la gauche. Au moment où il passe devant Antoinette sans la voir, elle fait un geste comme pour l'arrêter au passage, mais elle n'ose trop s'avancer hors du paravent à cause de Planturel et Gaston a disparu dans la chambre.

PLANTUREL, tout en se parlant se dirige un peu vers la gauche où est le paravent.

Ne pas connaître le mari ! Nous ne sommes pas si bêtes que ça en province !

Antoinette, s'effrayant en entendant Planturel se rapprocher referme vivement le paravent sur elle.

PLANTUREL, ahuri, voyant le paravent se refermer.
Oh!

GASTON, rentrant, très inquiet.

Elle n'est pas là! Où est elle?

PLANTUREL, indiquant le paravent.

Tenez, je crois qu'elle est là!

GASTON, croyant qu'il lui désigne la chambre.

Non, j'en viens.

PLANTUREL.

Derrière le paravent. Je suis entré un peu brusquement tout à l'heure, elle aura été surprise, et alors...

GASTON.

Oui, oui... (s'adressant au paravent.) Madame, veuillez avoir l'obligeance d'expliquer au père Adam, (se reprenant.) à monsieur le père Adam comment est votre mari?

En disant cela, il a contourné le paravent, et il a ouvert un peu la dernière feuille du paravent découvrant ainsi Antoinette, mais pour lui seul et pour le public.

ANTOINETTE, vivement, bas effrayée.

C'est lui, c'est mon mari!

GASTON.

Hein?

ANTOINETTE, bas.

Eloignez-le!

Gaston referme vivement le paravent contre lequel il reste collé éfaré.

GASTON, à part, stupéfait.

Son mari!!

PLANTUREL.

Eh bien?

GASTON.

Elle est évanouie!

PLANTUREL.

Evanouie ?

Il veut aller au paravent.

GASTON, l'arrêtant vivement.

Non, non, c'est inutile... Je me charge de la faire revenir à elle.

PLANTUREL.

C'est ça; moi, pendant ce temps-là, je vais toujours voir s'il y a quelqu'un en bas.

GASTON.

Oui, oui, allez!

PLANTUREL.

Et, à l'avenir, faites toujours la connaissance du mari.

Il sort par le fond.

GASTON.

Soyez tranquille!

SCÈNE XIII

ANTOINETTE, GASTON, puis BARENTIN.

ANTOINETTE, affolée, sortant du paravent.

Lui! lui!

GASTON, redescendant.

Il est parti!... Vous êtes bien sûre que c'est votre mari?

ANTOINETTE.

Ah! si j'en suis sûre!

GASTON.

Mais pourquoi m'a-t-il dit qu'il s'appelait Lepère Adam, et qu'il était inspecteur du gaz ?

ANTOINETTE.

Mais pour s'introduire ici sans que vous vous doutiez de rien ! Et vous lui avez raconté que j'étais ici ! Et vous le mettez en faction dans le vestibule, et je ne peux plus sortir ! Et je suis perdue, cette fois, bien perdue !

GASTON.

Voyons, ne nous affolons pas, ne nous affolons pas !

ANTOINETTE.

Que faire à présent ? Que faire ? Ayez donc une idée au moins ? Trouvez quelque chose !

GASTON, cherchant.

Il faudrait l'éloigner de cette maison. Mais comment ?

A ce moment la porte de droite, premier plan, s'ouvre brusquement et Barentin se précipite en scène.

BARENTIN, vivement.

Tu m'as demandé ?

GASTON.

Moi ?

BARENTIN.

Ton domestique m'a dit de descendre tout de suite.

ANTOINETTE, allant à lui.

Monsieur Barentin, il faut absolument que vous m'aidiez à me sauver.

BARENTIN.

Vous sauver ?

GASTON, vivement.

Mais oui, au fait, tu peux l'éloigner, toi.

BARENTIN.

L'éloigner ? qui ?

ANTOINETTE, vivement.

Mon mari !

GASTON.

Il sort d'ici !

ANTOINETTE.

Il m'a suivie !

GASTON.

Et il la guette en bas !

ANTOINETTE.

Il faut que vous l'éloigniez !

BARENTIN, ahuri, ne comprenant rien.

Voyons, voyons... tu me dis que son mari sort d'ici... (A Gaston.) Il te connaît donc ?

GASTON.

Non.

ANTOINETTE.

Il s'est présenté sous un faux nom.

BARENTIN.

Quel faux nom ?

GASTON.

Lepère Adam.

BARENTIN, poussant un cri.

Hein ?

ANTOINETTE.

Inspecteur du gaz.

BARENTIN, bondissant.

Qu'est-ce que vous dites ?

GASTON, répétant.

Lepère Adam, inspecteur du gaz.

BARENTIN, à moitié suffoqué de fureur.

Ah ! Ah ! Ah !

Il tombe assis sur un fauteuil.

ANTOINETTE.

Eh bien, qu'est-ce qu'il a ?

GASTON.

Il se trouve mal ?

BARENTIN, suffoquant.

Ah ! Ah !

GASTON, lui tapant sur les mains.

Barentin, voyons, Barentin ?...

ANTOINETTE, même jeu.

Je n'aurais jamais cru qu'il me portait autant d'intérêt !

BARENTIN, hurlant.

Mais alors, le bon crétin, c'était moi !

ANTOINETTE.

Qu'est-ce qu'il dit ?

GASTON.

Il dit qu'il n'est qu'un crétin.

BARENTIN, bondissant tout à coup.

Où est-il ? Où est-il ?

ANTOINETTE.

Qui ça ?

BARENTIN.

Lepère Adam Planturel !

ANTOINETTE.

Dans le vestibule. Emmenez-le ! Sauvez-moi !

BARENTIN.

Rassurez-vous, chère madame, si votre mari est dans cette maison, ce n'est pas pour vous.

ANTOINETTE, stupéfaite.

Pas pour moi ?

BARENTIN, à lui-même.

Ah ! la canaille ! il faut que je tape dessus !

Il se dirige vivement vers la droite, premier plan.

ANTOINETTE.

Je ne vous en demande pas tant.

BARENTIN.

Ce n'est pas pour vous, c'est pour moi !

Il sort furieux.

ANTOINETTE, un peu effrayée.

Ah ! mon Dieu !

GASTON.

Vous voyez bien que ce n'est pas pour vous qu'il est ici.

ANTOINETTE.

Mais pour qui alors ?

GASTON.

Je me disais aussi, cet homme-là n'a pas l'air d'un mari qui soupçonne sa femme !

ANTOINETTE, tombant assise.

C'est affolant ! Je sens que je vais me trouver mal à mon tour.

GASTON.

Antoinette !

ANTOINETTE, défaillant presque.

C'est trop d'émotions pour une seule journée... de l'eau... du vinaigre...

GASTON, affolé.

De l'eau... du vinaigre... attendez, j'en ai par là !
Il sort vivement par la droite, deuxième plan.

SCÈNE XIV

ANTOINETTE, puis PLANTUREL.

ANTOINETTE, seule.

Mais que vient-il faire dans cette maison ?

A ce moment la porte du fond s'ouvre et Planturel paraît.

PLANTUREL, sans voir Antoinette.

Il n'y a personne en bas !

ANTOINETTE, poussant un cri d'effroi en apercevant
Planturel.

Ah !

Elle se sauve par la gauche et referme vivement la porte derrière elle. Dans ce mouvement, le bas de sa robe reste pris dans la porte. Ce jeu de scène s'exécute au moyen d'une seconde robe semblable à celle d'Antoinette. Au moment où Antoinette disparaît, quelqu'un glisse, de la coulisse, le bas de la seconde robe dans l'entrebâillement de la porte qui se referme dessus. — Au cri poussé par Antoinette et au bruit de sa fuite, Planturel s'est détourné, a vu une femme se sauver, mais sans reconnaître Antoinette. Il va vivement vers la porte de gauche.

PLANTUREL.

Comment, elle se sauve encore ?... (s'adressant à la porte et sans voir encore la robe prise dans la porte.) Mais ne craignez rien, madame, c'est toujours moi... le père Adam... votre mari n'est pas en bas... J'ai re-

gardé partout. (Apercevant la robe.) Ah !... (Il se baisse et saisit la robe d'une main, en cherchant de l'autre à ouvrir la porte qui résiste.) Votre robe est prise dans la porte !.. Attendez... ne tirez pas, je vais entr'ouvrir la porte. (Il tire sur la robe. La porte s'entr'ouvre, et Antoinette jette sa jupe sur la tête de Planturel. La porte se referme. Il reste un instant empêtré dans la robe, puis se rendant compte.) Ah ! elle a enlevé sa jupe !... Eh bien, elle n'est pas longue à se déshabiller cette femme-là !... (Riant.) Je plains son mari ! (Il jette la robe sur une chaise et regardant l'heure.) Cinq heures ? Je monte chez Emilienne, le bon crétin est parti !

SCÈNE XV

PLANTUREL, GASTON.

GASTON, entrant vivement, un flacon de sels à la main.
Voici un flacon de sels.

PLANTUREL.

C'est inutile, elle est revenue à elle.

GASTON, stupéfait.

Vous !

Il cherche Antoinette des yeux.

PLANTUREL, désignant la gauche.

Elle s'est sauvée par là quand je suis entré.

GASTON, effrayé.

Vous l'avez vue ?

PLANTUREL.

Votre bonne amie ? De dos seulement.

GASTON, vivement.

Je vous jure que cette dame n'est pas ma bonne amie... C'est la première fois qu'elle vient ici.

PLANTUREL.

Non? Eh bien alors... allez-y! C'est le moment ou jamais!

Il le pousse vers la gauche en riant.

GASTON, résistant.

Le moment ou jamais? Je ne comprends pas.

PLANTUREL, même jeu.

Eh! bien, entrez, vous comprendrez. Quant au mari il ne vous dérangera pas, vous pouvez y aller gaiement, je vous garantis qu'il n'est pas en bas! Adieu! bonne chance! (A lui-même, en se dirigeant vivement vers la droite, premier plan.) T'ous cocus à Paris, tous!

Il sort.

SCÈNE XVI

GASTON, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, entr'ouvrant la porte de gauche.

Il est parti?

GASTON.

Il est parti.

ANTOINETTE, vivement.

Ma jupe? Avez-vous ma jupe?

GASTON, ahuri.

Votre jupe?

ANTOINETTE.

Mon mari la tenait. J'ai été obligée de l'enlever pour lui échapper.

GASTON, vivement intéressé.

Hein ? Vous n'avez plus de jupe ?

ANTOINETTE.

Mais non !

GASTON, à part, apercevant la jupe sur la chaise.

Et c'est son mari lui-même qui l'a déshabillée !

ANTOINETTE.

Vous ne la voyez pas ?

GASTON, après une hésitation.

Non ! (Sans bouger, à part.) Mais il a raison, c'est le moment ou jamais.

Il se dirige vers la chambre.

ANTOINETTE, passant un peu plus la tête et apercevant la robe sur la chaise.

Mais la voilà sur la chaise.

Elle entre, elle est en jupons, un jupon un peu long et très élégant. Elle n'a plus son chapeau qu'elle a retiré et laissé dans la chambre. E'le prend la jupe.

GASTON, la prenant aussi.

Non, non, vous êtes si gentille ainsi, ne la remettez pas encore.

ANTOINETTE, tirant sur la jupe.

Si !

GASTON, même jeu.

Non !

ANTOINETTE.

Ah ! si !

GASTON.

Non ! non !

Ils tirent si bien que la jupe se déchire en deux.

ANTOINETTE, atterrée.

Ah !

GASTON.

Ah ! Elle est déchirée !

ANTOINETTE, mécontente.

C'est mal ce que vous avez fait là.

GASTON, sincère.

Je ne l'ai pas fait exprès.

ANTOINETTE.

Allons donc ! ça vous est bien égal à vous que j'aie des ennuis ! Et vous dites que vous m'aimez !

GASTON.

¶ Mais oui, je vous aime.

ANTOINETTE.

Quand on aime une femme, on n'emploie pas de pareils moyens pour la retenir !

GASTON.

Mais je vous jure...

ANTOINETTE.

Au moins, trouvez-moi tout de suite du fil, une aiguille !

GASTON, tout à coup.

Ah ! mais j'y pense, vous ne pouvez pas remettre cette robe-là !

ANTOINETTE.

Pourquoi ?

GASTON.

Ce serait de la dernière imprudence... votre mari la connaît, cette robe, il l'a eue entre les mains, et s'il vous revoit avec il devinera que c'est vous qui étiez ici.

ANTOINETTE.

C'est vrai ! Je n'avais pas pensé à ça... Ah ! que faire ? que faire ?

GASTON, gentiment.

Hein, si je ne vous aimais pas, je vous répondrais : « Il n'y a rien à faire » mais rassurez-vous, dans un quart d'heure, vous pourrez vous en aller sans avoir rien à redouter de votre mari.

ANTOINETTE.

Comment ?

GASTON.

Je vais envoyer mon valet de chambre vous acheter une autre robe... il y a un magasin de confection au coin de la rue.

ANTOINETTE.

Vous feriez ça ?

GASTON, gentiment.

Oui, je le ferai, pour que vous ne puissiez plus penser que je veux vous garder ici par la violence.

ANTOINETTE, gentille.

Je ne le pense plus.

GASTON.

Bien vrai ?

ANTOINETTE, lui tendant la main.

Bien vrai.

GASTON, avec feu.

Ah ! Antoinette ! ma chère Antoinette !

ANTOINETTE, doucement.

La robe, mon ami, la robe.

GASTON.

Oui... oui... Voyons... Combien avez-vous de tour de taille ?

ANTOINETTE, étonnée.

De tour de taille ?

GASTON, allant prendre sur le bureau secrétaire un petit carnet et un crayon.

Dame ! Il faut bien que je lui donne des mesures, à mon domestique, sans cela il va vous rapporter une robe ridicule.

ANTOINETTE, vivement.

Ah ! non !

GASTON.

Je vais inscrire .. Nous disons donc : tour de taille ?

ANTOINETTE.

Cinquante-six centimètres.

GASTON.

Vous devez vous tromper. Je vais mesurer.

ANTOINETTE, vivement.

Non ! non ! Cinquante-six centimètres, j'en suis sûre.

GASTON.

Vous en êtes sûre ? Je regrette... (il écrit.) Cinquante-six... Maintenant, largeur du corsage.

ANTOINETTE, cherchant.

Ah ! ça !

GASTON, vivement.

Vous ne savez pas ? Je vais mesurer.

Il pose le carnet et le crayon sur le guéridon, va prendre sur le secrétaire un mètre souple et revient.

ANTOINETTE, vivement.

Attendez !... Qu'est-ce que je peux bien avoir de largeur de corsage ?

GASTON, s'approchant avec empressement, le mètre à la main.

Il vaut mieux mesurer.

ANTOINETTE.

Attendez ! attendez ! Je crois que j'ai quatre-vingt-cinq centimètres.

GASTON.

Quatre-vingt-cinq centimètres ! Oh ! non ! Oh ! non ! plus que ça !

ANTOINETTE.

Ou à peu près.

GASTON.

On ne peut pas se contenter d'un à peu près... Je connais mon valet de chambre, c'est une brute, si je ne lui donne pas des indications précises, il va vous rapporter une horreur, il faudra la renvoyer, ça perdra du temps.

ANTOINETTE, se résignant.

Oui... alors mesurez.

GASTON.

Voulez-vous me permettre d'entr'ouvrir ceci ?

Il veut ouvrir le corsage.

ANTOINETTE, vivement.

On peut mesurer sans cela.

GASTON.

Une couturière peut-être, parce qu'elle a l'habitude, mais pas moi, pas moi !

ANTOINETTE, se défendant.

Si, si, je vous assure qu'on peut mesurer sans cela.

GASTON.

Je regrette ! (Tout en allant au guéridon reprendre le carnet et le crayon. — A part.) Et quand je pense qu'il y a des hommes qui ne savent à quels seins se vouer !

ANTOINETTE.

Vous dites ?

GASTON, lui donnant le carnet et le crayon.

Rien ! rien !... Voulez-vous inscrire les mesures ?

ANTOINETTE, prenant le crayon et le carnet.

Oui... dépêchez-vous.

GASTON, mesurant.

Oui, oui... Je serre un peu, n'est-ce pas ?

ANTOINETTE.

Non ! non !

GASTON, s'émotionnant.

Si, si ! Je serre un peu !

ANTOINETTE, avec reproche.

Mon ami !

GASTON.

Eh bien, non, je ne serre pas !... (Mesurant.) Ça y est !

ANTOINETTE.

Combien ?

GASTON, très agité.

Quoi ?... Je n'ai pas regardé !... Il faut que je recommence.

ANTOINETTE.

Le temps passe ! Je vous en prie, tâchez de faire attention.

GASTON, mesurant avec un énervement croissant.

Oh ! oui, je fais attention ! Oh ! oui !

ANTOINETTE.

Ne vous énervez pas, mesurez tranquillement.

GASTON, avec feu.

Eh bien, non, je ne peux pas mesurer tranquillement ! (Il la serre dans ses bras.) Antoinette !...

ANTOINETTE.

Je vais me fâcher, mon ami.

GASTON.

Non ! non ! ne vous fâchez pas !... (Il mesure.) C'est fait.

ANTOINETTE.

Combien ?

GASTON, regardant le mètre à l'envers.

Onze centimètres.

ANTOINETTE.

Oh !

GASTON, retournant le mètre.

Ah ! pardon... (Regardant.) 89.

ANTOINETTE.

La longueur du bras et ce sera suffisant. Vite ! vite ! du poignet à l'épaule.

GASTON, mesurant avec émotion.

Ce n'est pas assez loin !

ANTOINETTE.

Mais si.

GASTON, s'enflammant.

Non, non, je veux aller plus loin, beaucoup plus loin !

Il veut l'embrasser.

ANTOINETTE, se dégageant et sèverement.

Je vais me fâcher !

GASTON, vivement.

Non ! non ! je mesure ! Je mesure ! (Mesurant.) 60.

ANTOINETTE, tout en inscrivant.

C'est fini.

GASTON.

Pardon, il y a encore l'autre bras.

ANTOINETTE.

Ça aussi, l'autre bras.

GASTON,

Vous croyez ?

ANTOINETTE.

J'en suis sûre.

GASTON.

Je regrette... Je vais appeler mon valet de chambre. (Il fait un pas vers la droite, puis revenant à elle avec le mètre.) Et la jupe !

ANTOINETTE.

Ça, je me rappelle...

GASTON, tombant vivement à genoux près d'elle, et mesurant rapidement depuis la taille jusqu'au bas du jupon.

Il vaut mieux...

ANTOINETTE, se baissant vivement pour l'empêcher.

C'est inutile !

GASTON, insistant et gentiment.

Ne vous baissez pas, sans ça vous auriez une petite jupe de rien du tout.

ANTOINETTE.

Je me rappelle... 104.

GASTON, se relevant à regret.

Alors 104. (Il inscrit et allant appeler vers la droite.)
Edgard ! Edgar !

ANTOINETTE.

Et dites-lui de se dépêcher.

Elle rentre derrière le paravent.

GASTON, ouvrant la porte et appelant.

Edgard ! Edgard... Venez vite !

Il revient au guéridon et s'occupe de détacher la feuille du carnet où sont inscrites les mesures, et de chercher de l'argent dans son portefeuille.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, EDGARD.

Paraît Edgard, les cheveux ébouriffés, titubant, complètement ivre.

GASTON, tout en ouvrant son portefeuille et sans regarder Edgard.

Vous allez courir tout de suite jusqu'au magasin de confection qui est au coin de la rue, et vous demanderez, à condition, deux ou trois robes... genre tailleur. Voici les mesures et de l'argent.

EDGARD, d'une voix d'ivrogne.

Une robe?... T'as besoin d'une robe, toi ?

GASTON, relevant vivement la tête et voyant qu'Edgard peut à peine se tenir debout.

Ah ! par exemple ! mais il est ivre !

EDGARD.

C'est pas vrai, j'suis pas t'ivre ! (Hurlant.) J'veux pas qu'on dise que j'suis t'ivre, quand je ne suis pas t'ivre!... (Avec béatitude.) Je suis saouï !

GASTON.

Ça, c'est le bouquet !

EDGARD, apercevant Antoinette, qui est sortie du paravent, effrayée.

Ah !

Il lui envoie des baisers.

ANTOINETTE.

Mais il ne pourra jamais aller m'acheter une robe dans cet état-là !

GASTON.

Rassurez-vous, je vais y aller moi-même.

EDGARD.

C'est ça, trotte-toi, je vais faire dodo avec la dame !

Il fait le geste de commencer à retirer son veston.

GASTON.

Hein ?

EDGARD.

Je vais faire dodo avec la dame !

GASTON, hors de lui.

Ah ! allez-vous en ! allez-vous en tout de suite !

EDGARD, tendant la main.

Alors, mes huit jours.

GASTON.

Je vais vous les donner, vos huit jours !

EDGARD, subitement dégrisé et au public.

Je savais bien que j'y arriverais ! (Sa tenue redevient très correcte, et à Gaston, avec une grande élégance de langage et de gestes, excessivement aimable et empressé.) Oh ! mais alors, c'est tout à fait différent. Maintenant, je n'ai plus rien à refuser à monsieur. Si monsieur veut me donner les mesures et l'argent, je vais chercher la robe. (Il prend des mains de Gaston aburi, les mesures et l'argent, puis à Antoinette.) Et vous savez, ma-

dame, jamais il n'est venu de femme ici; l'appartement est vierge, complètement vierge!... Je vais chercher la robe.

Il sort avec vivacité par la droite, premier plan.

SCÈNE XVIII

GASTON, ANTOINETTE, puis PLANTUREL.

ANTOINETTE.

Eh bien, vous pouvez vous vanter d'avoir un domestique qui n'est pas ordinaire.

GASTON.

Et quand je pense que vous avez pu ajouter foi aux calomnies de cet animal-là!

ANTOINETTE, s'asseyant à gauche du guéridon.

Enfin, me voici tranquille, et dans une demi-heure...

Mais par la droite paraît comme une bombe Planturel.

ANTOINETTE, poussant un cri.

Ah!

N'ayant pas le temps de se sauver, elle prend vivement la jupe déchirée dont elle se couvre la tête et elle demeure immobile, assise. Gaston s'est précipité sur Planturel qu'il a empoigné et fait tourner sur lui-même de façon à ce que Planturel tourne le dos à Antoinette.

GASTON, furieux.

Ah! ça, monsieur. m'expliquerez-vous?...

PLANTUREL, vivement.

Tout à l'heure, je vous ai rendu un service, je viens vous en demander un!

GASTON.

Un service ?

PLANTUREL.

Je vais tout vous dire. Je ne suis pas inspecteur du gaz, mais j'ai une bonne amie dans la maison.

GASTON, vivement, tout en regardant Antoinette toujours cachée sous la robe.

Une bonne amie ?... Répétez-le, monsieur, répétez-le !

PLANTUREL, étonné, répétant.

J'ai une bonne amie dans la maison.

Antoinette s'agite sous la robe.

GASTON.

Plus haut.

PLANTUREL, criant.

J'ai une bonne amie dans la maison.

Agitation plus accentuée d'Antoinette.

GASTON, serrant la main de Planturel.

Merci.

PLANTUREL.

De rien... (Continuant son récit.) Et je venais à peine d'arriver chez elle, quand tout à coup un potin formidable se fait entendre dans l'antichambre, c'était l'amant qui revenait... (s'interrompant avec fatuité.) Moi, je suis l'amant de cœur !

GASTON, vivement.

Répétez-le !

PLANTUREL, plus haut.

Je suis l'amant de cœur.

Agitation nouvelle sous la robe.

GASTON, serrant la main de Planturel.

Merci.

PLANTUREL.

De rien. (Continuant. Elle s'évanouit, je me sauve par le cabinet de toilette...

Il est interrompu par Barentin qui entre en courant par la droite, premier plan, furieux, hors de lui, un balai à la main.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, BARENTIN.

BARENTIN, criant.

Où est-il ? Où est-il ?

PLANTUREL, stupéfait.

Barentin ! c'était Barentin !

BARENTIN, l'apercevant.

Oui, c'est moi le bon crétin ! (Il le poursuit. Course autour du guéridon.) Ah ! tu viens jouer le père Adam, dans cette maison !.. Ah ! tu viens là-haut inspecter mon compteur ! (Planturel se sauve par le fond poursuivi par Barentin menaçant et criant.) Canaille !

Ils disparaissent.

SCÈNE XX

GASTON, ANTOINETTE, puis EDGARD, à la cantonade.

Pendant la scène précédente, Gaston est allé vivement près d'Antoinette, qu'il a entraînée à l'extrême gauche. Elle a toujours la tête cachée sous la jupe.

GASTON.

Ils avaient la même maîtresse !

ANTOINETTE, se débarrassant de la jupe et furieuse.

Ah! ah! ah! Voilà donc pourquoi il était dans cette maison!

GASTON.

Oui, oui!

ANTOINETTE, allant et venant très agitée.

Voilà donc ce qu'il appelait faire antichambre chez le ministre!

GASTON.

Voilà! Voilà!

ANTOINETTE.

Et c'est à cause de ces fantoches-là que nous nous forçons à demeurer vertueuses! C'est à de pareils polichinelles que nous nous croyons obligées de rester fidèles! Mais c'est en leur restant fidèles que nous sommes vraiment coupables!

GASTON.

Parbleu! Et quand je pense que c'est pour cet homme-là que vous m'avez résisté à Nice!

ANTOINETTE, tombant assise.

Pour cet homme-là que j'ai pleuré et souffert d'être éloignée de vous!

GASTON, s'approchant d'elle.

Ah! Enfin, vous l'avouez?

ANTOINETTE, s'ônant de plus en plus.

Eh bien, oui, je l'avoue! Je vous aimais!

GASTON, lui prenant les mains.

Et moi donc, Antoinette!

ANTOINETTE.

J'ai essayé de vous oublier, je n'ai pas pu!

GASTON.

Moi, non plus, Antoinette, moi non plus!

ANTOINETTE.

Ah! heureusement que je n'ai pas pu vous oublier!

GASTON.

Oui, heureusement. Disons-nous que l'année qui vient de s'écouler n'est qu'un rêve, un mauvais rêve, et reprenons la vie où nous l'avons laissée à Nice.

ANTOINETTE.

A Nice! Oui!

GASTON.

Vous venez enfin d'arriver chez moi.

ANTOINETTE.

Hôtel de la Méditerranée... sur le quai du Midi, une grande baraque peinte en rose ou en bleu, je ne sais plus!

GASTON.

Moi non plus! mais qu'importe la couleur, pourvu qu'on ait l'ivresse!

ANTOINETTE.

Oh! Oui!

GASTON, la prenant dans ses bras.

Antoinette! Mon Antoinette!

ANTOINETTE, d'une voix faible s'abandonnant.

Gaston!

On entend frapper à la porte de droite, premier plan.

VOIX D'EDGARD, à la cantonade.

Monsieur! Monsieur! C'est la robe.

Gaston et Antoinette se regardent sans rien dire. Une interrogation muette des yeux, puis Antoinette laisse tomber sa tête sur l'épaule de Gaston.

GASTON, à mi-voix à l'adresse d'Edgard.

Plus tard!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte, mais avec des bouquets sur tous les meubles.

SCÈNE PREMIÈRE

GILBERTE, puis ROSE, puis FRANÇOISE.

Au lever du rideau, Gilberte est assise à droite de la table et feuillette nerveusement un journal illustré. — On la sent préoccupée, inquiète. — Même toilette qu'au premier acte.

GILBERTE, refermant le journal et regardant la pendule.

Six heures !. Et Antoinette qui n'est pas encore revenue ! Et il y a deux heures qu'elle est partie ! (Elle se lève.) Ah ! il n'a pas voulu l'écouter, c'est sûr !. Il a voulu partir pour la Vera-Cruz !

ROSE, entrant par la droite, premier plan.

Madame...

GILBERTE, vivement.

C'est madame Planturel ?

ROSE.

Non, madame ; c'est la cuisinière qui voudrait dire un mot à madame.

GILBERTE.

La cuisinière ? Ah ! elle choisit bien son moment !

FRANÇOISE, entrant par la porte que Rose a laissée ouverte.

Je demande pardon à madame .. mais c'est rapport au dessert.

Rose est sortie par la droite, deuxième plan.

GILBERTE, prêtant l'oreille vers la porte du fond.

Attendez... on a ouvert la porte de l'antichambre... C'est elle !.. Enfin !.. (Elle ouvre la porte du fond, aperçoit Barentin et, à part.) Mon mari !

SCÈNE II

GILBERTE, FRANÇOISE, BARENTIN.

BARENTIN, entrant par le fond et à lui-même, furieux.

Ah ! le chameau !.. Et elle ! Quand je pense que je lui ai commandé un collier de perles !.. (Bourru, à Françoise.) Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

FRANÇOISE.

Madame a oublié ce matin de me donner des ordres pour l'entremets, alors je venais demander à madame si je pouvais acheter un baba au rhum... M. Planturel adore ça.

BARENTIN, avec une rage contenue.

Il adore ça ! Ah ! il adore ça !

FRANÇOISE.

Oui, monsieur.

BARENTIN.

Eh bien, si vous avez le malheur d'acheter un

baba au rhum ou à n'importe quoi, je vous flanque à la porte !

FRANÇOISE.

Hein !

BARENTIN, à lui-même.

Ah ! non, mais lui payer encore un baba par dessus le marché !

GILBERTE.

Mais, mon ami...

BARENTIN, à Françoise.

Allons, filez !

FRANÇOISE.

Alors, que faut-il acheter ?

BARENTIN.

Rien du tout... et vous supprimerez deux plats.

FRANÇOISE.

Mais, monsieur, il ne restera plus rien.

BARENTIN.

C'est encore trop pour lui ! Allez !.. Allez !..

Françoise sort par la droite, premier plan.

SCÈNE III

GILBERTE, BARENTIN.

GILBERTE.

Ah ça, mon ami, qu'est-ce que tu as ?

BARENTIN, allant et venant furieux,

J'ai que ton monsieur Planturel est un sale individu !

GILBERTE.

Planturel ? Ton ami d'enfance ?

BARENTIN, passant à gauche.

Ce n'est plus mon ami d'enfance, je le raye de ma jeunesse !

GILBERTE, stupéfaite.

Mais que t'a-t-il donc fait depuis ce matin ?

BARENTIN.

Ce qu'il m'a fait ? Mais il m'a fait... (s'arrêtant.) Enfin, il a fait un tas de choses malpropres... qu'on ne peut pas répéter devant une honnête femme.

GILBERTE.

Planturel ?

BARENTIN.

Planturel. Et s'il ne comprend pas de lui-même que sa place n'est plus ici, je me charge, moi, de le lui faire comprendre !

Il se dirige vers la gauche.

GILBERTE.

Ah ! par exemple !.. Et Antoinette ?

BARENTIN, revenant à Gilberte.

Ce n'est pas non plus une relation qui te convient.

GILBERTE.

Antoinette ? Et depuis quand ?

BARENTIN.

Inutile de m'en demander davantage, je sais ce que je dis.

GILBERTE.

J'ignore ce qu'on a pu te raconter sur son compte, mais Antoinette n'a pas de secrets pour moi et si elle avait quelque chose à se reprocher...

BARENTIN, l'interrompant.

Pas de secrets? Pas de secrets!.. Tiens, sais-tu seulement où elle est allée, en sortant d'ici?

GILBERTE, effrayée.

Hein!... (Haut, gênée.) Mais oui... c'est-à-dire...

BARENTIN.

Elle ne t'a pas dit où elle allait?

GILBERTE, vivement.

Si... au Louvre!.. elle est allée au Louvre... au rayon des dentelles.

BARENTIN.

Elle appelle ça le rayon de dentelles! (A mi-voix.) Le rayon de layettes, oui! (Haut.) Et tu as cru ça, toi, naturellement?

GILBERTE, de plus en plus embarrassée.

Mais où veux-tu qu'elle soit allée? Elle n'a plus de parents à Paris...

BARENTIN.

Plus de parents! Ah! non, tiens, tu es trop naïve!.. Eh bien, je vais te le dire, moi, où elle est allée, rue de la Boétie, 26!

GILBERTE, très troublée.

Hein?

BARENTIN.

Et devine un pen qui a loué une garçonnière dans cette maison?

GILBERTE.

Mais... comment veux-tu que je...

BARENTIN.

C'est juste... Gaston Chalindrey!

GILBERTE, à part.

Il sait ! Ah ! mon Dieu !

BARENTIN.

La femme mariée, c'était elle !.. Hein ! tu ne t'attendais pas à celle-là ?

GILBERTE, balbutiant.

En effet, mon ami, j'étais loin... mais comment as-tu appris ?

BARENTIN, embarrassé.

Comment ?.. Mais... Voilà : je passais rue de la Boétie et je l'ai vue entrer, mystérieuse, inquiète, au 26 ; alors je me suis dit : « Tiens, tiens, que va donc faire dans cette maison, madame Planturel ?.. » J'ai interrogé adroitement le concierge... et voilà !.. Mais inutile de faire allusion devant elle...

GILBERTE.

Qui te dit qu'Antoinette soit coupable ? Nous ignorons pourquoi elle est allée... c'est peut-être pour... pour...

BARENTIN, goguenard.

Pour une amie, n'est-ce pas ?

GILBERTE.

Oui... peut-être.

BARENTIN, ricanant.

Une amie, oui, oui, je la connais celle-là ! Mais ça ne prend pas avec moi, je ne suis pas un jobard ! Et, tant qu'on ne m'aura pas dit le nom de l'amie...

GILBERTE, étourdiment.

Ah ! c'est épouvantable !

BARENTIN.

Mais non, ce n'est pas épouvantable ; c'est bien

fait pour Planturel... Seulement je ne tiens pas à ce que l'on te voie désormais avec elle !.. Et là-dessus, assez causé des Planturel. (Avec émotion.) Gilberte !.. viens que je t'embrasse, gardienne fidèle de mes dieux lares !

Il l'embrasse.

GILBERTE, très gênée.

Mon ami...

BARENTIN, étourdiment.

Tiens, c'est toi qui l'auras, le collier !

GILBERTE, étonnée.

Quel collier ?

BARENTIN, vivement et tout en allant prendre son chapeau qu'il a posé sur la table.

Un collier de perles... que j'ai remarqué... rue de la Paix !.. Je te dois bien ça, va !

GILBERTE, vivement.

Non, non ! je te jure que tu ne me dois rien !

BARENTIN.

Je ne te dois rien ? à toi qui m'as offert quarante-deux bouquets pour ma fête ?

Il montre tous les bouquets.

GILBERTE.

Boniface, écoute-moi !

BARENTIN.

Non, non, tout à l'heure... Je passe par mon bureau, j'ai un mot à dire à Bélois... et je vais acheter le collier. (se dirigeant vers la gauche. — A part.) Ah ! si nous n'avions pas nos femmes pour nous consoler de nos maîtresses !

Il sort.

SCÈNE IV

GILBERTE, puis ANTOINETTE.

GILBERTE, seule avec une douleur comique.

Ah! mon Dieu.... Mais je ne peux pas laisser soupçonner Antoinette plus longtemps!... C'est tout de même cruel d'avouer la vérité à son mari au moment où il va vous offrir un collier de perles. (Entre Antoinette par le fond, elle a une nouvelle robe.) Elle!.. Enfin! te voilà.

ANTOINETTE, très gênée.

Oui.

GILBERTE, anxieuse.

Eh bien?.. parle donc!

ANTOINETTE.

Il ne part plus!

Elle ôte son chapeau et ses gants qu'elle pose sur la table.

GILBERTE, rassurée, tombant assise sur le pouf devant la table.

Ah! merci, mon Dieu!... Ah! ma chérie, je viens de passer là deux heures de ma vie que je n'oublierai jamais!

ANTOINETTE, qui s'est assise à droite de la table.

Moi non plus!

GILBERTE.

Et maintenant raconte-moi, je veux tout savoir, tout, dans les moindres détails. Il m'attendait, n'est-ce pas?

ANTOINETTE, répondant sans entrain.

Il t'attendait, en effet.

GILBERTE.

Pauvre Gaston!.. Il a dû être stupéfait en te voyant?

ANTOINETTE.

Stupéfait, en effet.

GILBERTE.

Tu lui as dit que tu étais ma meilleure amie ?

ANTOINETTE.

Je le lui ai dit, en effet.

GILBERTE.

Et alors?... parle donc... Je suis obligée de t'arracher chaque mot.

ANTOINETTE, vivement.

Mais non, seulement... j'ai monté tes trois étages un peu vite... alors...

GILBERTE.

Je te demande pardon, ma pauvre Toinon... Mais j'ai hâte de savoir... mets-toi à ma place.

ANTOINETTE, très gênée.

Oui, oui... Eh bien, voilà... Je lui ai donc annoncé que je venais de ta part.

GILBERTE.

Il n'a rien dû comprendre tout d'abord?

ANTOINETTE.

Non... mais après il a compris assez vite... Je lui ai expliqué ce dont nous étions convenues... que tu étais une honnête femme... que tu voulais le rester...

que ton repos était en jeu... et que votre roman était fini. Voilà !

Elle se lève.

GILBERTE, se levant également.

Et puis ?

ANTOINETTE.

Quoi ?

GILBERTE.

Eh bien, et lui ? Qu'est-ce qu'il disait ? lui, qu'est-ce qu'il répondait ?

ANTOINETTE.

Mais... une foule de choses bien entendu.

GILBERTE, avec émotion.

Ah ! Je le vois d'ici, les yeux mouillés de larmes !... (Affirmative.) Car il a pleuré, n'est-ce pas ?

ANTOINETTE, gênée.

Oui.

GILBERTE.

Brave garçon !.. Veux-tu que je te dise, ça me fait plaisir qu'il ait eu du chagrin !.. Et après ?

ANTOINETTE, allant s'asseoir sur le canapé.

Après... nous avons convenu qu'il viendrait encore une fois ici... une seule... pour voir ton mari et se brouiller avec lui, sous un prétexte quelconque.

GILBERTE, qui s'est assise sur la chaise, à gauche du guéridon, étonnée.

Se brouiller ?

ANTOINETTE.

Dame ! ton mari finirait par s'étonner de ne plus le voir et de fil en aiguille...

GILBERTE.

Oh ! mais je veux lui avouer la vérité.

ANTOINETTE.

A qui ? A ton mari ?

GILBERTE.

Car figure-toi, ma chère, il sait que tu es allée rue de la Boétie !

ANTOINETTE, très inquiète.

Ah !... Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

GILBERTE.

Qu'en passant rue de la Boétie, il t'avait vue entrer au 26. Très intrigué il a interrogé le concierge qui lui a appris que tu allais chez M. Chalindrey. Mais rassure-toi, je ne veux pas qu'il te soupçonne plus longtemps d'être la maîtresse de Gaston et je lui dirai...

Elle se lève.

ANTOINETTE, vivement, se levant.

Tu ne lui diras rien du tout !

GILBERTE.

Si ! si !

ANTOINETTE.

Gilberte !

GILBERTE.

Après tout, j'ai été plus légère que coupable.

ANTOINETTE.

Oui, mais cette légèreté suffirait pour gâter à jamais ton ménage. Tu sais combien ton mari est jaloux ; ce seraient des soupçons continuels : « Où vas-tu ? » — « D'où viens-tu ? » — Mais, ma pauvre chérie, ta vie deviendrait un enfer.

GILBERTE, naïvement.

C'est vrai.

ANTOINETTE.

Tu vois, tu en conviens toi-même. Non, non, laisse ton mari croire ce qu'il voudra.

GILBERTE, se jetant à son cou.

Ah! Toinon, que ne te devrai-je pas? Non seulement tu m'as sauvée, mais tu me sacrifies encore ta réputation.

ANTOINETTE, avec un geste.

Oh! que M. Barentin me croie coupable ou non!

GILBERTE.

Tu as ta conscience pour toi.

ANTOINETTE.

Oui... et puis demain matin j'aurai quitté Paris.

GILBERTE.

Demain? Ah! mais non, pourquoi veux-tu déjà?...

ANTOINETTE, vivement, embarrassée.

Pourquoi?... Mais... justement à cause de ton mari... Plus vite, je serai partie, plus vite il aurait oublié.

GILBERTE, réfléchissant.

Au fait, tu as peut-être raison.

ANTOINETTE, remontant.

Je vais faire ma malle.

GILBERTE, regardant la robe d'Antoinette et stupéfaite.

Ah! par exemple!

ANTOINETTE.

Quoi?

GILBERTE.

Qu'est-ce que c'est que cette robe-là?

ANTOINETTE, très gênée, redescendant.

Cette robe-là ?... Ah ! oui, cette robe-là...

GILBERTE.

Ce n'est pas celle que tu avais en partant.

ANTOINETTE.

Non... mais .. je ne t'ai donc pas dit ?... c'est vrai.
nous avons parlé d'autre chose.

GILBERTE.

Ah ça, comment se fait-il ?

ANTOINETTE.

C'est toute une histoire... En sortant de chez Gaston... (se reprenant.) Je veux dire de chez M. Chalin-drey.

GILBERTE.

Entre nous, dis Gaston, ça me fera plaisir.

ANTOINETTE, continuant.

En sortant de chez lui, je saute en voiture... ma robe s'accroche à la portière... et crac ! du haut en bas !

GILBERTE.

Oh !

ANTOINETTE.

Je me suis fait conduire chez ma couturière... j'ai pris la première robe venue... c'est même ça qui m'a retardée.

GILBERTE.

Ma pauvre chérie ! Et c'est à cause de moi que..
Cette robe-là, tu sais, c'est moi qui te l'offre !

ANTOINETTE, vivement.

Oh ! non.

GILBERTE.

Si, si.

ANTOINETTE.

Non, non, pas celle-là!... Une autre si tu veux, mais pas celle-là... elle va trop mal!

GILBERTE.

Si, si, celle-là, au contraire... comme souvenir! Demain je passerai chez ta couturière.

ANTOINETTE, vivement.

Tu arriveras trop tard... Je l'ai déjà payée.

GILBERTE, avec un regret gentil.

Ah? Tant pis!

SCÈNE V

LES MÊMES, BAPTISTE, GASTON.

BAPTISTE, entrant par le fond et annonçant.

Madame, M. Chalindrey.

ANTOINETTE et GILBERTE, ensemble.

Lui!

GILBERTE, à elle-même.

Je ne veux pas le voir.

Elle remonte vivement vers la porte du fond, à gauche, en passant à gauche de la table, mais à mi-chemin Gaston paraît et elle s'arrête interdite. Antoinette est remontée derrière le canapé, Gaston s'arrête presque sur le seuil de la porte en voyant Gilberte, et sans avoir encore aperçu Antoinette.

GASTON, à Baptiste.

Je vous ai demandé M. Barentin.

BAPTISTE.

Monsieur vient de sortir.

Il sort.

GASTON, à Gilberte, un peu gêné.

Je vous prie de m'excuser, madame... ce domestique n'a pas compris... Je vous affirme que j'avais demandé M. Barentin... Je reviendrai quand il sera là... seul. (saluant Gilberte.) Madame!...

Gilberte s'incline sans rien dire, très émue, mais au moment où Gaston est sur le point de sortir, elle n'y tient plus.

GILBERTE, à Gaston avec un cri du cœur.

Eh bien, non!

ANTOINETTE, malgré elle.

Gilberte!

Gaston se retourne au cri poussé par Antoinette et la salue.

GILBERTE, à Gaston.

Je ne peux pas vous laisser partir ainsi!... (Allant à lui et lui prenant la main.) Courage, mon ami, courage!.. et croyez bien que vos larmes, (Il la regarde étonné.) oui, vos chères larmes, m'ont été bien douces.

GASTON, très embarrassé, répétant.

Mes larmes?

GILBERTE.

Antoinette m'a dit combien vous avez pleuré...

Gaston comprend et prend une physionomie attristée.

ANTOINETTE, vivement.

Voyons, Gilberte, n'insiste pas... Tu devrais comprendre que la situation est déjà délicate, et si ton mari rentrait, elle deviendrait tout à fait gênante.

GILBERTE, à Gaston.

Elle a raison.

GASTON.

Tout à fait raison!

Il fait un mouvement pour sortir.

GILBERTE, à Gaston.

Un mot encore, le dernier.

ANTOINETTE, vivement.

Non. Plus rien.

GILBERTE.

C'est pour lui parler de toi.

ANTOINETTE, étonnée.

De moi?

Gaston s'est arrêté intéressé.

GILBERTE, à Gaston.

Il ne faut pas que le chagrin vous rende injuste envers l'amie... l'amie dévouée qui a bien voulu se charger...

ANTOINETTE, très gênée.

Laissons cela, je t'en prie.

GILBERTE.

Non, tu as été la messagère des mauvaises nouvelles, il pourrait t'en garder rancune, et je tiens à ce qu'il te dise, devant moi, qu'il ne t'en veut pas.

GASTON, regardant Antoinette.

Oh! pas du tout!

GILBERTE.

Merci... (Très troublée.) Je vous demande pardon... mais... je... (Ne sachant pas comment s'en aller et tout à coup, à Antoinette.) Je vais dire à Rose de descendre ta malle puisque tu veux absolument partir demain.

GASTON, à part.

Partir demain!

ANTOINETTE, à part, très contrariée.

Ah!

GILBERTE, à Gaston, en s'en allant.

Adieu, mon ami... adieu!

Elle sort par le fond à gauche.

SCÈNE VI

ANTOINETTE, GASTON, puis ROSE.

Antoinette descend à gauche pendant la sortie de Gilberte.

GASTON.

Ce que vient de dire madame Barentin n'est pas vrai?... ou j'ai mal compris? Vous voulez partir demain?

ANTOINETTE, à voix basse.

Oui.

GASTON, élevant peu à peu la voix.

Et pourquoi cette résolution subite, quand tout à l'heure en me quittant?...

ANTOINETTE, vivement.

Plus bas! plus bas!

GASTON, continuant à voix basse.

... Vous m'avez dit : « A demain deux heures? »

ANTOINETTE, à voix basse, très embarrassée.

J'ai dit ça, mon ami, j'ai dit ça... (Tombant assise sur la chaise près du guéridon.) Mais lorsque je me suis trouvée seule, dans la voiture qui me ramenait, j'ai

compris un peu tard, hélas! que ce n'était pas précisément pour prendre sa place que Gilberte m'avait envoyée chez vous.

GASTON.

Votre mari vous trompait à l'étage au-dessus, vous étiez dans le cas de légitime défense!

ANTOINETTE.

C'est égal, n'insistez pas.

GASTON.

Mais c'est insensé! mais c'est fou!... (Baissant la voix sur un signe d'Antoinette qui regarde avec anxiété la porte par où est sortie Gilberte.) Mais je vous aime depuis un an! et depuis deux heures je vous adore!

ANTOINETTE.

Eh bien, ces deux heures-là, il faut les oublier.

GASTON, élevant la voix.

Oublier des heures pareilles?

ANTOINETTE.

Plus bas donc!

GASTON, continuant à voix basse.

Il n'y a qu'un moyen au monde de me les faire oublier. . C'est de m'en faire revivre de nouvelles aussi délicieuses!

ANTOINETTE, se levant et vivement.

Ah! non! ça plus jamais! jamais!

GASTON, lui faisant signe à son tour.

Plus bas! plus bas!

ANTOINETTE, à voix basse, se rasseyant.

Jamais!

GASTON, à voix basse.

Vous n'avez pas le droit de dire plus jamais, il y

a quelqu'un qui vous le défend, c'est votre mari!

ANTOINETTE.

Mon mari?

GASTON.

Votre mari qui vous trompe!

ANTOINETTE.

Nous sommes quittes aujourd'hui.

GASTON.

Aujourd'hui, c'est possible, mais il recommencera demain, lui!

ANTOINETTE.

Oh! ça, non!

GASTON, passant derrière le guéridon et très enjôleur.

Si, si, il recommencera... Et alors, vous ne serez plus quittes, il aura de l'avance. (Il veut lui prendre la main.) Et vous ne pouvez pas lui laisser prendre de l'avance!

ANTOINETTE, se dégageant et se levant.

Je vous répète, mon ami, que ma résolution est irrévocable.

GASTON.

Mais c'est impossible! mais souviens-toi donc!..

ANTOINETTE, vivement.

Je ne me souviens plus!... J'ai oublié.

GASTON.

Après ce qui s'est passé?

ANTOINETTE.

Je ne me souviens plus! Je ne me souviens plus!

GASTON.

Antoinette!

ANTOINETTE, l'éloignant doucement, mais très décidée.

Et quand on a oublié, c'est comme si rien ne s'était passé.

GASTON.

Rien? Rien?

ANTOINETTE, très nettement.

Rien!

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROSE.

ROSE, entrant par le fond à gauche.

La malle de madame est dans sa chambre.

ANTOINETTE.

Merci, Rose. Veuillez voir si M. Barentin est rentré... M. Chalindrey désire lui parler.

ROSE.

Bien, madame.

Rose sort à gauche.

GASTON, à part.

Ah! c'est comme ça!

ANTOINETTE.

Il ne nous reste plus, mon ami, qu'à nous dire adieu.

GASTON, d'un petit ton piqué.

Alors, c'est la journée des adieux?

ANTOINETTE, lui tendant la main.

Vous m'en voulez?

GASTON.

Oh! pas du tout! Il vous plaît de vouloir oublier, soit, oublions!

Il lui embrasse la main.

ANTOINETTE.

Merci.

ROSE, rentrant, à Gaston.

Monsieur n'est pas encore rentré, mais M. Bélois m'a dit qu'il ne tarderait pas.

GASTON.

C'est bien, je vais l'attendre dans son bureau. (Rose sort par le fond à gauche. — A Antoinette.) Je vous avais promis de me brouiller avec M. Barentin, je vais me brouiller avec M. Barentin. (saluant.) Adieu, madame.

ANTOINETTE.

Adieu, monsieur.

GASTON, allant à gauche, à part.

Ah! non, non, tu ne partiras pas!

Il sort.

ANTOINETTE, seule, prenant son chapeau, ses gants, et, remontant mélancolique.

Ah! s'il faut une fameuse vertu pour s'arrêter... avant, il faut un fameux héroïsme pour ne pas continuer... après!

Elle sort par le fond, à gauche.

SCÈNE VIII

PLANTUREL, puis ROSE, puis BARENTIN.

PLANTUREL, paraissant par la porte du fond. Il a son chapeau aplati.

Personne!... Ah! quelle course!... Et quel coup

de balai sur la tête!.. Enfin, je suis parvenu à lui échapper... et j'ai téléphoné à Emilienne. Elle m'a dit : « Barentin est un imbécile doublé d'un naïf. » Avec ces natures-là, il y a toujours de l'espoir. (A Rose qui entre par le fond à gauche.) Ah! Rose!

ROSE, s'avançant.

Monsieur? (Regardant le chapeau de Planturel.) Ah! dans quel état est le chapeau de monsieur!

PLANTUREL.

Mon chapeau? (Il ôte son chapeau.) Ah! oui!

ROSE, indiquant le chapeau.

Il est tombé?

PLANTUREL, vivement.

... dans la rue... une automobile arrivait... le chauffeur a piqué droit dessus...

ROSE, riant.

Il a cru que c'était un chien?

PLANTUREL.

Oui!... Dites-moi, Rose, M. Barentin... (Paraît Barentin par le fond. Il tient un écrin enveloppé dans du papier.)

Lui!

BARENTIN, à part, se contenant en apercevant Planturel.

Planturel! (Il va poser son écrin et son chapeau sur la table, puis à Rose.) Qu'est-ce que vous faites là?

ROSE.

Mais, monsieur...

BARENTIN.

Allez, filez, filez!

Rose sort vivement par le fond, deuxième plan.

PLANTUREL, à part.

Allons, de l'aplomb!

SCÈNE IX

BARENTIN, PLANTUREL.

BARENTIN, se contenant à peine.

Monsieur Planturel !

PLANTUREL, très calme.

Monsieur Barentin ?

BARENTIN, lui parlant sous le nez.

En feuilletant l'indicateur des chemins de fer, j'ai vu qu'il y avait encore ce soir un train pour Châteauroux !

PLANTUREL, toujours très calme.

Un train omnibus qui met neuf heures !

BARENTIN.

En mettrait-il cent, en mettrait-il mille, si j'ai un bon conseil à vous donner, c'est de le prendre sans hésiter !

PLANTUREL.

Partir ? Quand je viens à peine d'arriver ? Jamais de la vie !

BARENTIN, se croisant les bras.

Alors, vous comptez aller loger à l'hôtel ?

PLANTUREL.

A l'hôtel ? mais je suis très bien ici.

BARENTIN.

Vous dites ?

PLANTUREL.

Et je compte y rester pendant quinze jours.

BARENTIN, éclatant.

Quinze jours sous mon toit?

PLANTUREL.

Parfaitement.

BARENTIN.

Comment! Tu m'as chipé mon Pont d'Arcole!...

PLANTUREL, gaîment, l'interrompant.

Mais je ne t'ai rien chipé du tout!

BARENTIN.

Hein?

PLANTUREL.

Ah! ça, imbécile que tu es, tu n'as donc pas compris que c'était une farce?

BARENTIN.

Une farce?

PLANTUREL.

Mais oui, idiot!... Quand je suis sorti d'ici pour aller au ministère, je t'ai attendu en bas, je t'ai suivi...

BARENTIN, incrédule.

Tu m'as suivi?

PLANTUREL.

Rue de la Boétie où j'ai appris le nom de la belle, et je lui ai écrit : « Mademoiselle, cet animal de Barentin vous soupçonne, voulez-vous lui en faire une bien bonne? »

BARENTIN, avec émotion.

Planturel, donne-moi ta parole de magistrat que... (se ravisant.) Non! à l'époque où nous vivons la parole d'un magistrat, c'est comme une pièce du pape.

Il va prendre son chapeau.

PLANTUREL, vexé.

Barentin !

BARENTIN.

Mais je saurai bien la vérité... Je ne suis pas un jobard, moi !

PLANTUREL.

Où vas-tu ?

BARENTIN.

Interroger Emilienne.

PLANTUREL, très tranquille.

Eh bien. va, va !

BARENTIN.

Elle a pu me tromper, mais elle ne ment jamais... quand on lui demande de jurer sur la tête de sa mère ! (Prenant l'écrin, à part.) Ah ! le collier de perles !... Si elle est innocente, je dirai à ma femme qu'il était vendu ! (Haut.) Je ne suis pas un jobard !

Il sort par le fond.

SCÈNE X

PLANTUREL, seul.

Sauvé ! Je suis sauvé !... C'est égal, jamais un provincial n'aurait avalé ça aussi facilement. (Regardant son chapeau.) Je vais faire donner un coup de fer à mon chapeau.

Il sort par le fond.

SCÈNE XI

GILBERTE, seule. puis ROSE, puis ANTOINETTE.

GILBERTE, entrant par le fond, à gauche.

Parti!... Pauvre Gaston!... Il avait les yeux battus comme quelqu'un qui a beaucoup pleuré.

ROSE, entrant par la droite, premier plan, une lettre à la main.

Madame, c'est une lettre qu'un commissionnaire vient d'apporter pour madame.

GILBERTE.

Il attend la réponse?

ROSE.

Non, madame, il est reparti.

GILBERTE, lisant.

« Agence Chambardet, recherches dans l'intérêt des familles. Personnel, urgent » (Tout en ouvrant.) Qu'est-ce que c'est que ça? (Lisant la lettre.) « Madame, votre mari n'est peut-être pas un jobard... mais c'est un coureur. » (Parlé.) Hein? (Lisant) Il vous trompe avec une nommée Emilienne Dupont d'Arcole... dont il est très jaloux. » (Parlé.) Ah! par exemple! (Lisant.) « S'il vous était agréable d'en avoir la preuve, adressez-vous à notre agence, bien connue pour sa probité et sa discrétion. » (Parlé, furieuse.) Une maîtresse! Mon mari a une maîtresse!

ANTOINETTE, paraissant à la porte du fond à gauche.

Dis donc, est-ce que Rose pourrait m'aider à?...

GILBERTE.

Toi!... Ah! ma chérie! ah!

ANTOINETTE, entrant tout à fait.

Qu'est-ce que tu as?

GILBERTE.

Ce que j'ai?... Tiens, lis... (Elle lui donne la lettre.)
Et moi qui me figurais qu'il avait des soupçons!

ANTOINETTE, qui a lu.

Oh!

GILBERTE.

Ce n'était pas de moi qu'il était jaloux, mais de sa
maitresse! Et c'est à cet homme-là que je voulais
rester fidèle!

ANTOINETTE, inquiète.

Hein!

GILBERTE.

C'est pour lui que j'ai résisté à Gaston! pour lui
que j'ai souffert! que j'ai pleuré!

ANTOINETTE.

Gilberte!

GILBERTE.

Et si je ne l'ai pas trompé aujourd'hui, avant que
tu n'arrives, c'est par délicatesse!... parce que c'était
sa fête!... Attends un peu, je vais te la souhaiter,
moi!

ANTOINETTE.

Que veux-tu faire?

GILBERTE.

Aller chez Gaston et lui dire : « Rien ne s'oppose
plus à notre amour, allons-y! »

ANTOINETTE.

Tu es folle !

GILBERTE.

C'est possible, mais j'y vais tout de même.

Elle remonte.

ANTOINETTE, très agitée.

Comment ! Un homme à qui tu viens de faire tes adieux, et tu irais lui demander?... Ah ! non ! il y a là une question d'amour-propre...

GILBERTE.

Quand l'amour est en jeu, il n'y a plus d'amour-propre !

ANTOINETTE.

De dignité !

GILBERTE.

Il n'y a plus de dignité ! Il n'y a plus rien !

ANTOINETTE, malgré elle.

Eh bien, si, il y a encore quelque chose, il y a moi !

GILBERTE.

Toi ?

ANTOINETTE, après une très courte hésitation.

Oui ! Moi !... Comment ? Tu m'envoies chez M. Chalindrey pour lui faire comprendre qu'il doit t'oublier, que tu ne peux plus l'aimer, et quand je parviens... au prix de quelles difficultés !... à le lui faire comprendre, quand tout est fini entre vous, tu me declares tranquillement que tu vas chez lui, pour lui dire : « Allons-y ! » Ah ! non ! Ah ! non ! Mais de quoi aurais-je l'air ?

GILBERTE, toujours très décidée.

D'une amie bien gentille, bien dévouée mais qui n'est pas en cause.

ANTOINETTE.

Pardon!

GILBERTE.

Non! Non! Je vais sonner Rose pour qu'elle m'apporte mon chapeau...

ANTOINETTE, allant se mettre devant la sonnette.

Eh bien, non, tu ne sonneras pas!

GILBERTE.

Ça m'est égal... Je vais aller le chercher moi-même, ce serait plus vite fait.

Elle va vers la porte de gauche, deuxième plan.

ANTOINETTE.

Gilberte!

GILBERTE.

Ah! oui, je me vengerai!

Elle sort vivement.

SCÈNE XII

ANTOINETTE, puis GASTON.

ANTOINETTE, seule.

Ah! Comment la retenir?... Comment l'empêcher?... Je ne peux pourtant pas lui dire la vérité... Et je ne veux pas... (Changeant de ton.) Ah! folle que je suis, mais il ne voudra pas non plus, lui, il ne voudra pas! (Elle met la lettre sur le guéridon. Paraît Gaston à gauche.) Vous!

GASTON, entrant, et très calme.

Je vous ai quitté tout à l'heure pour aller me brouiller avec M. Barentin.

ANTOINETTE.

Oui.

GASTON.

Mais j'ai réfléchi... c'est absolument inutile. En somme, puisque tout est oublié, nous reprenons chacun l'existence où nous l'avions laissée avant de nous retrouver ?

ANTOINETTE, sans comprendre.

Oui.

GASTON.

Et qu'est-ce que je faisais avant de vous retrouver ? je demandais à madame Barentin de venir chez moi ?

ANTOINETTE.

Hein ?

GASTON, passant à droite.

Eh bien, je vais le lui redemander.

ANTOINETTE, vivement.

Ah ! non ! pas ça !

GASTON.

Pardon... Nous reprenons l'existence...

ANTOINETTE.

Voyons, vous ne parlez pas sérieusement ?

GASTON.

Très sérieusement.

ANTOINETTE.

Ça n'est pas possible... Vous qui tout à l'heure

encore me disiez : « Je vous aime depuis un an, et
» depuis deux je vous adore. »

GASTON, jouant l'étonnement.

J'ai dit ça, moi?... Je ne me souviens pas.

ANTOINETTE.

Après ce qui s'est passé ?

GASTON.

J'ai oublié!... Et quand c'est oublié, c'est comme
si rien ne s'était passé.

ANTOINETTE.

Rien ? Rien ?

GASTON.

Rien... N'est-ce pas vous-même qui l'avez dit ?

ANTOINETTE, embarrassée.

Oui.

GASTON, l'interrompant.

Eh bien, alors ? (Se tournant vers la porte de Gilberte.)
Gilberte !... Ah ! ma Gilb...

ANTOINETTE, vivement et tendrement.

Mais je ne le pensais pas !

GASTON, revenant à elle.

Vrai ?

ANTOINETTE.

Non.

GASTON, plus tendre.

Alors, vous ne partez plus demain pour Château-
roux ?

ANTOINETTE, hésitant.

Mon ami...

GASTON, changeant de ton.

Vous partez? Alors...

Il fait un mouvement pour aller vers la chambre de Gilberte.

ANTOINETTE, la retenant d'un geste.

Eh! bien non!...

GASTON, revenant à elle.

Rien n'est oublié?

ANTOINETTE.

Rien.

GASTON.

Et vous viendrez demain à deux heures rue de la Boétie comme vous me l'aviez promis?

ANTOINETTE,

Je viendrai.

GASTON, avec bonheur.

Antoinette!

ANTOINETTE.

Mais jurez-moi que si vous revoyiez Gilberte et que si elle vous disait : « Allons-y! »...

GASTON, très gentil.

Je lui répondrais : « Allez-y sans moi je ne voyage plus qu'avec mon Antoinette! »

ANTOINETTE, vivement, effrayée.

Ah! non! qu'elle ne se doute jamais!...

GASTON, souriant.

Soyez tranquille. Du reste, comme elle ne viendra jamais me dire...

ANTOINETTE.

Mais si!... Elle met son chapeau pour aller chez vous!

GASTON, stupéfait.

Hein ? madame Barentin ?

ANTOINETTE.

Elle a appris par cette lettre que son mari la trompait et elle veut se venger.

Elle lui donne la lettre qu'elle a posée sur le guéridon.

GASTON.

Sapristi !

Il prend la lettre et la lit, assis sur le canapé. Antoinette debout derrière le canapé suit sa lecture des yeux.

SCÈNE XIII

LES MÊMES. BARENTIN.

BARENTIN, entrant par le fond et à lui-même, rayonnant sans voir les autres personnes.

Elle a juré que c'était bien une farce.

GASTON, après avoir lu la lettre, et sans apercevoir Barentin. A Antoinette.

Ah ! quel imbécile que ce Barentin !

BARENTIN, s'avançant.

Hein ? Je suis là, tu sais !

GASTON.

Toi !

ANTOINETTE.

Ah ! vous arrivez bien !

BARENTIN.

Pour m'entendre traiter d'imbécile !

GASTON.

Il s'agit bien de ça ! Ta femme sait tout !

BARENTIN.

Tout quoi ?

GASTON, lui donnant la lettre.

Tiens ! Que tu la trompes, parbleu !

BARENTIN, jetant un coup d'œil sur la lettre.

Oh ! la canaille de Chambardet !... Mais c'est du chantage !

ANTOINETTE.

Tromper une femme comme la vôtre !

GASTON.

Oui ! Et quel jour choisis-tu pour te faire pincer ?

ANTOINETTE.

Aujourd'hui !

BARENTIN.

Mais je n'ai pas choisi.

GASTON.

Sans t'inquiéter de la situation dans laquelle tu nous mets !

BARENTIN.

La situation ?

GASTON.

Dame ! ce n'est pas toi qui te tireras de là tout seul, n'est-ce pas ?

BARENTIN.

Ah ! ça, non !

ANTOINETTE.

Et il faut à tout prix vous innocenter aux yeux de Gilberte !

BARENTIN.

Oh ! ça, oui !

GASTON.

Et tout de suite encore, il n'y a pas de temps à perdre !

ANTOINETTE.

Elle met son chapeau.

BARENTIN.

Pour aller où ?

ANTOINETTE, étourdimement.

Mais chez...

Elle s'arrête.

BARENTIN.

Chez qui ?

GASTON.

Est-ce que nous le savons chez qui ?

ANTOINETTE.

Une femme a toujours en réserve un monsieur tout prêt à la recevoir quand elle veut se venger de son mari.

BARENTIN.

Mais je ne veux pas qu'elle aille chez le monsieur de la réserve, moi, je ne le veux pas !

ANTOINETTE.

Moi non plus !

GASTON.

Ni moi !

BARENTIN.

Ah ! mes amis, comme vous êtes bons !... Mais comment l'en empêcher ?

GASTON, cherchant.

Ah ! voilà !

ANTOINETTE.

Encore s'il n'y avait pas cette lettre.

GASTON.

Parbleu ! c'est cette lettre qui nous gêne.

BARENTIN, naïvement.

Si on la déchirait ?

GASTON.

Si c'est pour dire des absurdités, tais-toi et laisse-nous chercher !

BARENTIN.

Oui, oui, cherchez, parce que moi...

ANTOINETTE.

Attendez !... Mais oui... je l'ai le moyen : mademoiselle Dupont d'Arcole est également la maîtresse de mon mari.

BARENTIN, vivement.

Non !

GASTON.

Comment non ?

BARENTIN.

Elle m'a juré sur la tête de sa mère et même sur celle de son père que c'était une farce et qu'elle ne connaissait pas Planturel !

ANTOINETTE.

Et vous avez cru ça ?

GASTON.

Ah ! non ! on n'est pas bête à ce point-là !

BARENTIN, vexé.

Gaston !

ANTOINETTE.

Mais voilà longtemps qu'elle vous trompe avec mon mari!

BARENTIN.

Hein ?

ANTOINETTE.

Il l'a avoué devant nous !

GASTON.

Et tu es la fable de tout le quartier; j'ai interrogé mon domestique.

BARENTIN, furieux.

Oh!

GASTON, à Barentin.

D'ailleurs, ça n'a plus d'intérêt.

BARENTIN, hors de lui.

Comment, plus d'intérêt ? Mais je suis cocu ! je suis cocu de la main gauche !

GASTON.

Ne crie donc pas si fort, si tu ne veux pas l'être aussi de la main droite.

BARENTIN, à part.

Il faut que je me paie la peau de Planturel !

Il prend son chapeau.

GASTON.

Où vas-tu ?

BARENTIN.

Je te le dirai en revenant.

ANTOINETTE.

Monsieur Barentin !...

BARENTIN.

J'aurai sa peau !

Il sort par le fond.

ANTOINETTE, à Gaston.

Ah ! mon ami, courez après lui... empêchez-le de faire quelque sottise qui vienne tout compromettre. Moi, je me charge de Gilberte.

GASTON.

Oui, oui, c'est ça ! (Haut, s'adressant à la cantonade.) Barentin, écoute-moi, Barentin.

Il sort au fond.

SCÈNE XIV

ANTOINETTE, GILBERTE, puis PLANTUREL.

ANTOINETTE, seule.

Ah ! les hommes !... Il ne pense plus qu'à sa maîtresse ! (Voyant entrer par la droite, deuxième plan, Gilberte prête à sortir.) Tu peux ôter ton chapeau, je sais tout maintenant, ton mari est innocent.

GILBERTE.

Innocent ? Et la lettre que j'ai reçue ?

ANTOINETTE.

Elle t'a été adressée par erreur, car c'est à moi qu'elle était destinée.

GILBERTE, incrédule.

A toi ?

ANTOINETTE.

Oui, ma chérie, ce n'est pas ton mari qui est l'amant de mademoiselle Dupont d'Arcole, c'est mon mari à moi.

GILBERTE, haussant l'épaule.

Ton mari ? allons donc ! Tu mets cette demoiselle

au compte de M. Planturel pour m'empêcher d'aller chez Gaston.

ANTOINETTE.

Mais je te répète qu'il est son amant.

GILBERTE.

Je ne te crois pas.

ANTOINETTE.

Tu ne me crois pas ? (Paraît Planturel par le fond.)
Lui!... Eh bien, tu vas voir. (A Planturel.) D'où venez-vous, monsieur ?

PLANTUREL.

De chez le ministre.

ANTOINETTE.

Vous mentez !

PLANTUREL.

Moi?... Je...

ANTOINETTE.

Vous venez de la rue de la Boétie, numéro 26.

GILBERTE, à part.

Hein ?

PLANTUREL, étourdi.

Ah ! tu sais ?...

ANTOINETTE, triomphante, à Gilberte.

Ah ! tu vois !

PLANTUREL, à part.

Aïe ! Elle m'aura vu entrer.

ANTOINETTE.

Et vous êtes allé voir mademoiselle Emilienne Dupont d'Arcole, votre maîtresse qui demeure dans la maison.

PLANTUREL.

C'est faux ! je ne connais pas cette demoiselle.

ANTOINETTE.

Vraiment ? Alors qu'êtes-vous allé faire, 26, rue de la Boétie ?

PLANTUREL.

Mais... (A part.) Oh ! (Avec aplomb.) Je suis allé ser-
rer la main d'un ami que tu ne connais pas et que
je n'avais pas vu depuis longtemps.

ANTOINETTE et GILBERTE.

Un ami ?

PLANTUREL.

Un vieux camarade, Gaston Chalindrey.

GILBERTE, surprise.

Comment, vous connaissez ?...

PLANTUREL.

Si je connais ? (Enumérant.) Troisième à droite. Sa-
lon Louis XV, bleu pâle, cheminée près de la porte,
paravent à larges feuilles... Mais comme ce signale-
ment ne prouverait pas que je sois allé chez lui au-
jourd'hui, voici d'autres preuves.

ANTOINETTE, vivement.

C'est inutile... il ne s'agit pas...

PLANTUREL.

Pardon !... Tu me soupçonnes, je me défends !...
Quand je suis arrivé chez lui, il était avec une dame
vêtue d'une robe jaune.

GILBERTE, à part.

Antoinette.

ANTOINETTE, voulant l'empêcher de continuer.

Mais encore une fois...

PLANTUREL.

Ah ! Je le sais bien, peut-être, c'est moi qui l'ai déshabillée !

GILBERTE, poussant un cri.

Hein !

ANTOINETTE, à part.

Ah ! mon Dieu !

GILBERTE.

Vous avez déshabillé cette dame ?

PLANTUREL.

Oui... sa robe s'était prise dans la porte, tandis qu'elle fuyait dans la chambre à coucher.

GILBERTE.

Dans la chambre à coucher !

ANTOINETTE, à part.

Je suis perdue !

PLANTUREL.

Et comme ma femme pourrait s'imaginer que j'invente, je vais aller chercher mon ami Chalindrey pour qu'il vous confirme la chose.

GILBERTE, les yeux fixés sur Antoinette.

Oui, oui, allez !

PLANTUREL, à part.

Il faut que je le prévienne !

Il sort vivement par le fond et Gilberte va lentement vers Antoinette qui détourne la tête.

SCÈNE XV

ANTOINETTE, GILBERTE.

GILBERTE.

Ce que vient de dire ton mari est vrai ? Tu t'es déshabillée chez Gaston ? dans sa chambre à coucher ?

ANTOINETTE.

Ah ! pardon, c'est mon mari qui m'a déshabillée.

GILBERTE.

Et pourquoi ne m'as-tu pas raconté ces détails ?

ANTOINETTE.

Parce que c'était tellement invraisemblable que tu ne l'aurais pas cru.

GILBERTE.

Et tu as préféré me raconter un mensonge !

ANTOINETTE, avec reproche.

Gilberte ! (Passant à droite.) Pendant que tu y es, reproche-moi aussi le danger que j'ai couru pour toi ! les ennuis que je te dois ! le risque d'être surprise par mon mari !

GILBERTE.

Quand je t'ai priée d'aller chez M. Chalindrey, pourquoi m'as-tu caché que ton mari le connaissait ?

ANTOINETTE.

Mais ce n'est pas vrai ! Mais il ne le connaît pas ! S'il était chez lui, c'est par hasard... parce que sa maîtresse demeure au-dessus !... Si M. Chalindrey

connaissait mon mari, voyons, je le saurais depuis longtemps.

GILBERTE, vivement.

Ah?... Et pourquoi?

ANTOINETTE, très embarrassée.

Mais... parce que... parce que mon mari m'aurait parlé de lui.

GILBERTE, frappée d'un soupçon.

Ah! (Allant vers Antoinette et pesant bien ses paroles.)
Et avant aujourd'hui, toi non plus tu ne connaissais pas M. Chalindrey?

ANTOINETTE.

Moi? En voilà une question!

GILBERTE.

Réponds toujours.

ANTOINETTE.

Mais où veux-tu que je l'aie connu?

GILBERTE, la regardant bien en face.

A Nice!

ANTOINETTE.

A Nice?... Tu es folle!

GILBERTE.

Antoinette, donne-moi ta parole d'honneur...

ANTOINETTE, passant à gauche.

Voilà maintenant que tu me demandes ma parole d'honneur, comme à un homme!

GILBERTE.

Et tu préfères continuer à me mentir comme une femme!

ANTOINETTE.

Ah! Gilberte!... Eh bien, je te la donne là!... Es-tu contente?

GILBERTE.

Oui... Et c'est tout ce que je voulais savoir... Puisque ce n'est pas lui ton amoureux de Nice, après tout, que mon mari me trompe ou non, ma résolution est prise : Gaston m'aime, je l'aime et je te jure bien que je serai à lui!

ANTOINETTE, poussant un cri.

N'y va pas, c'est lui!

GILBERTE, triomphante.

Allons donc! Je savais bien que je te forcerais à avouer!

ANTOINETTE, les yeux baissés.

C'est mon amant!

GILBERTE.

Et pendant que moi, je t'attendais ici, confiante, naïve, toi tu te donnais à lui!

ANTOINETTE, vivement.

Non! non, pas aujourd'hui!... Il y a un an.

GILBERTE, saisi.

Un an?

ANTOINETTE.

Eh bien, oui. Je t'ai dit que je lui avais résisté à Nice, ce n'est pas vrai, je lui avais cédé.

GILBERTE.

Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt?

ANTOINETTE.

Il y a des aveux qu'une femme ne fait qu'à la dernière extrémité... quand elle y est forcée.

GILBERTE.

Un an! (Changeant de ton et tout à coup très tendrement.) Mais alors c'est moi qui... ai failli te tromper!... Ah! ma pauvre Toinon, comme j'ai dû te faire de la peine! (Se jetant à son cou.) Pardonne-moi.

ANTOINETTE, vivement et l'embrassant.

Je n'ai rien à te pardonner.

GILBERTE, changeant de ton.

Dis donc, quand il a su que je ne viendrais pas, il n'a pas pleuré, hein?... Oh! dis-moi la vérité.

ANTOINETTE, embarrassée.

Il a été tellement surpris en me voyant, qu'il n'a pas eu le temps...

GILBERTE, l'embrassant.

Tiens, tu es gentille et lui n'est qu'une sale bête!... mais je me vengerai.

ANTOINETTE.

Te venger?

GILBERTE.

Oh! rassure-toi, une petite vengeance, pas bien méchante... (Voyant entrer Gaston.) Lui! attends un peu!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, entrant par le fond.

Impossible de rejoindre Barentin... il a sauté dans une voiture...

GILBERTE, allant à Gaston et avec une émotion exagérée.

Vous! Gaston! vous!... Vous ne vous êtes pas brouillé avec mon mari, au moins?

GASTON, ne comprenant pas et prudent.

Non... pas encore...

GILBERTE.

Quel bonheur!

GASTON, étonné.

Quel bonheur?

Antoinette s'est assise sur le pouf et fait semblant d'être absorbée dans la lecture du Journal illustré qu'elle a pris sur la table.

GILBERTE.

Sans cela vous ne pouviez plus venir ici, nous ne pouvions plus nous voir, nous aimer.

GASTON, stupéfait.

Je ne comprends plus. Vous aviez envoyé (Désignant Antoinette.) madame chez moi exprès pour me dire...

GILBERTE.

De ne plus penser à moi?... Eh bien, tout est changé; il faut y penser encore, il faut y penser toujours, car je ne résiste plus!... (Gaston ne répond pas.) Qu'avez-vous, mon ami?

GASTON, très gêné.

Mais...

ANTOINETTE, à part.

Pauvre Gaston!

GASTON, très embêté.

Ecoutez-moi, Gilberte... je vais être franc.

GILBERTE.

Vous ne l'avez donc pas été jusqu'ici?

GASTON.

Si ! Si ! Mais je vais l'être davantage... Je vais l'être tout à fait... Je crains que votre cœur ne se trompe lui-même en ce moment... Pensez donc si je n'étais pas vraiment celui que vous avez rêvé... si je vous apportais une désillusion... une déception plus tard... un chagrin... (Avec force) je ne m'en consolerais jamais, Gilberte, jamais !

GILBERTE, éclatant de rire, puis à Antoinette.

Crois-tu qu'il se donne assez de mal pour me prouver que c'est toi qu'il aime ?

GASTON, ne comprenant plus du tout.

Hein ! moi?... Je?...

GILBERTE, gentiment.

Je sais tout, misérable ! Je sais que, depuis un an...

ANTOINETTE, se levant vivement et à Gilberte.

Gilberte, je t'en prie.

GILBERTE, tendant la main à Gaston.

Ah ! les hommes ! Il faut toujours que nous leur pardonnions quelque chose.

GASTON, à Gilberte en lui prenant la main et avec amour.

Antoinette !

GILBERTE, souriant.

Ah ! non !... là-bas, Antoinette, là-bas !

Gaston va vers Antoinette.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, PLANTUREL.

PLANTUREL, entrant par le fond.

Chalindrey était sorti. (Apercevant Gaston.) Hein, vous ici ?

GASTON.

Planturel !

PLANTUREL, vivement à Antoinette.

Planturel ! Tu as entendu ? il a dit Planturel ! Tu vois bien qu'il me connaît.

GASTON, lui serrant les mains.

Si je le connais !

PLANTUREL.

Et ma femme qui prétendait que... (Présentant.) Monsieur Chalindrey... madame Planturel... (Serrant la main de Gaston.) Mais nous sommes de vieux amis !

GASTON.

En effet... nous nous étions un peu perdus de vue... mais désormais nous ne nous quitterons plus.

PLANTUREL.

Plus jamais !... Mon vieux Gaston, dis donc à ma femme que tu demeures bien...

GASTON, à Antoinette.

26, rue de la Boétie.

PLANTUREL, à Antoinette, triomphant.

Là ! Es-tu convaincue ?

ANTOINETTE.

Oui, mon ami, je te demande pardon.

PLANTUREL.

Ah ! les femmes ! Il faut toujours que nous leur pardonnions quelque chose !

GILBERTE.

C'est ce que nous disions il y a deux minutes.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, BARENTIN.

PLANTUREL, allant à Barentin qui entre par le fond et l'amenant sur le devant de la scène.

Décidément, vois-tu, je renonce à Paris, on y soupçonne trop les maris et je reste à Châteauroux.

BARENTIN.

Trop tard ! Tu es nommé à Paris.

TOUS.

Hein ?

PLANTUREL.

Qui est-ce qui m'a joué ce tour-là ?

BARENTIN.

C'est moi. J'arrive de chez mon cousin, il a téléphoné au Ministre ; ta nomination paraîtra demain à l'Officiel.

PLANTUREL.

Oh ! par exemple !

ANTOINETTE.

Quel bonheur, mon ami !

GILBERTE.

Tous mes compliments.

GASTON.

Mon vieil Adolphe, tu ne sauras jamais à quel point je suis heureux !

PLANTUREL.

Merci, merci ! (Bas, à Barentin.) Mais c'est une trahison !

BARENTIN, bas.

C'est une vengeance !

PLANTUREL, bas.

Et ma santé ?

BARENTIN, bas.

Je veux que tu deviennes gâteux !!

Rideau.

FIN